

10

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Une Maison du Souvenir



LA RÉSIDENCE DES JÉSUITES A SILLERY, (Construite en 1634)

La plus vieille habitation de toute l'Amérique du Nord

Un Sanctuaire de la devise "JE ME SOUVIENS"

consacré par la Commission des Monuments Historiques de la Province de Québec.

Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
MARS 1926, Vol. VI, No 10

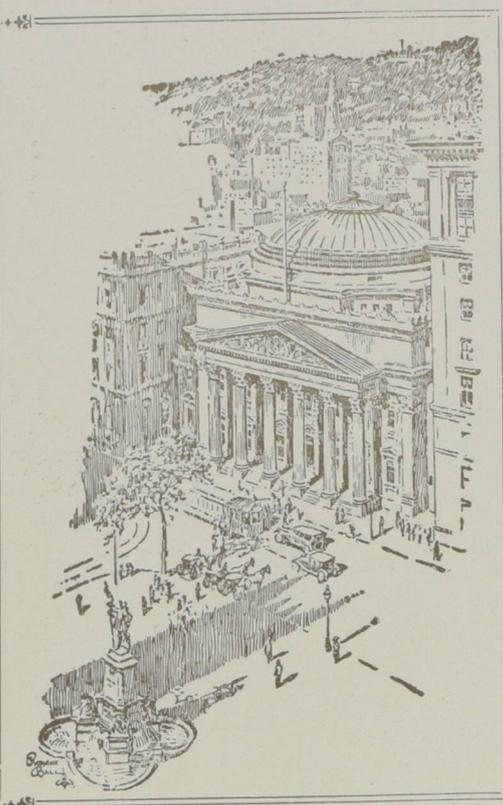
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

La BANQUE de MONTREAL

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE

La BANQUE de MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



La Caisse d'Économie

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

Fondée en 1848.

La seule banque d'épargne à Québec
et à Lévis

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

*Douze bureaux à Québec et à Lévis,
où le meilleur accueil vous est réservé.*

DES RENTES

pour

TOUS

Vous n'êtes pas rentier ? C'est votre faute !
Avec le système perfectionné des

" Prévoyants du Canada "

les rentes sont mises à la portée de tous.

Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là,

" Les Prévoyants du Canada "

vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

Les PRÉVOYANTS du CANADA

126, rue St-Pierre — QUÉBEC — Tél. 2-3674

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VI

QUÉBEC, MARS 1926

No 10

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

Directeur-président : Georges MORISSET,
Secrétaire de la rédaction : Damase POTVIN,
Administrateur : Eudore CARON.

Bureau d'affaires : 130 St-Vallier Téléphone 2-1229
QUÉBEC.

Abonnement, 1 an : Canada, \$3.00, Etranger, \$4.00

Une maison du souvenir

L'année 1925, avec un prolongement d'écho en 1926, a marqué de belles pages au Livre du Souvenir Canadien. L'Ordre des Jésuites y a une large part. La béatification des martyrs canadiens y consacre la reconnaissance religieuse et universelle : c'est l'hommage de la civilisation chrétienne. La Commission des Monuments historiques s'est chargée de marquer d'un geste admirable la reconnaissance canadienne et l'hommage québécois en recueillant pieusement la "résidence des Jésuites" à Sillery.

L'histoire nous apprend que la mission de Sillery fut fondée dès le commencement de la colonie, dans le but de maintenir les sauvages dans la foi catholique. Les pères Jésuites, chargés de cette mission, y élevèrent une église pour permettre à leurs néophytes de faire leurs dévotions et d'entendre la parole divine. A l'église de Sillery était attachée la résidence des Pères Jésuites qui étaient chargés de la desservir. C'est après avoir prié dans son sanctuaire vénéré, que ces dignes successeurs des apôtres se répandaient chez les nations sauvages de la vaste étendue de la Nouvelle-France pour leur porter la lumière de la foi et les faire sortir de la barbarie.

C'est d'ici que sont partis les Lalemant, les Jogues, les Brébeuf et tous ces généreux martyrs qui ont arrosé de leur sang la terre qu'ils venaient purifier."

Cette résidence des Pères Jésuites si remplie de glorieux et saints souvenirs existe encore. Cette précieuse relique, située dans un coin désert de la banlieue de Québec, depuis près de trois siècles l'objet de l'indifférence des passants plutôt rares, est maintenant la propriété de la Commission des Monuments Historiques et devient, grâce à un concours généreux et noble de la succession Dobell, à une collaboration éclairée et à une initiative heureuse, un sanctuaire de la devise "Je me souviens".

La résidence de Sillery est maintenant un petit musée qui s'enrichira d'année en année avec les objets anciens qu'on y réunira sur les Jésuites eux-mêmes et sur leurs anciennes missions. Pendant la saison du tourisme cette antique maison si bien conservée est ouverte à tous. Les étrangers seront heureux de visiter la plus vieille habitation de toute l'Amérique du Nord.

La Commission des Monuments historiques espère qu'on comprendra un peu partout que les particuliers, tout comme le gouvernement de la province, doivent faire leur part pour conserver les souvenirs du passé,

Georges MORISSET,

JOSEPH VEZINA

Nous ne croyons pas faire une hérésie ni commettre une injustice en affirmant que de tous les arts la musique est bien le plus puissant. Au point de vue de l'émotion c'est bien lui qui exprime le mieux les sentiments humains.

Nous nous faisons tout récemment cette réflexion lorsque nous apprenions qu'un comité de citoyens s'était chargé de prélever des souscriptions aux fins d'honorer la mémoire de feu Monsieur Joseph Vézina, ou de JOSEPH VEZINA simplement, puisque ce citoyen disparu appartient en quelque sorte à la gracieuse légende québécoise, —car pour avoir sa légende, a dit quelqu'un, il faut avoir parlé au cœur du peuple, —mais aussi à l'histoire des grandes manifestations québécoises puisque pendant environ un demi-siècle il a fait le charme de la vie québécoise.

S'agissait-il, en quelque circonstance que ce fut, de compléter ou de couronner un programme aux grandes heures de la vie patriotique ou nationale ? S'agissait-il de remuer l'âme des foules, de la porter à un degré d'émotion intense pour la mettre au diapason des grandes solennités ? S'agissait-il de faire reconnaître ou apprécier notre sens musical et d'en témoigner ou d'en faire triompher la valeur ? La personnalité artistique de Joseph Vézina apparaissait alors magnifique et rassurante, elle faisait naître l'espoir et l'enthousiasme parce qu'elle renforçait une organisation et présageait invariablement un succès.

Plusieurs générations de québécois ont souvent admiré et acclamé cette physionomie vraiment sympathique et populaire. Il n'est pas étonnant que de l'âme de la foule, maintes fois empoignée par sa vertu surgisse un tribut de reconnaissance à celui dont la baguette magique, sans qu'elle fut d'origine exotique, opérait des prodiges d'interprétation aux heures joyeuses ou solennelles.

Nous applaudissons au mouvement lancé, Nous souhaitons au vaillant secrétaire du comité, M. Hermann Courchesne, tout l'encouragement exprimé et abondant que mérite une telle initiative.

En attendant qu'une pierre tombale dans l'immense cité des disparus, témoignage de ses admirateurs et digne geste de l'amitié, ranime et perpétue son souvenir, de Joseph Vézina nous dirons avec le poète :

Peuple, dont sa valeur dissipa les alarmes
Élevez-lui du moins un tombeau dans vos cœurs.

Georges MORISSET.

P. S.— Une liste de souscription est ouverte au public au magasin Gauvin & Courchesne, (édifice de l'Auditorium). Plus d'une quarantaine de noms figurent déjà sur la liste des souscriptions, qui représentent actuellement une somme de trois cents dollars.

D'UN MOIS À L'AUTRE

Depuis quelques jours, dans les montres des confiseurs et des épiciers, s'amoncellent les œufs multicolores, en sucre, en chocolat, et qui seront offerts en cadeaux, le Jour de Pâques. Ils sont nombreux.

Cela ferait un monument
Aussi haut que la Tour St-Jacques
Si, l'un sur l'autre, élégamment,
On entassait les œufs de Pâques.

On en voit de toutes couleurs
En chocolat, en cartonnages
En ruban, en velours, en fleurs,
En plâtre, en bois couvert d'images.

C'est ainsi qu'un poète fantaisiste a salué, naguère, l'éclosion des œufs de Pâques.

En général tous sont jolis, charmants, frais, ornés délicieusement de rubans et de fleurs de sucre. C'est une gaie symphonie en couleurs où les nuances tendres font contraste avec le poli, chaud et sombre du chocolat.

A leur manière, les œufs de Pâques symbolisent le Renouveau, ses grâces et ses sourires. Ils évoquent les premiers jours du printemps et font leur apparition avec les premiers beaux jours.

Pourquoi offre-t-on des œufs à Pâques? Les érudits n'ont pas manqué de chercher dans le trésor de leur érudition et ils ont trouvé toutes sortes d'explications. Voici la plus simple, à notre sens. Au Moyen-Age, le carême était très sévère; défense absolue de manger non seulement des viandes mais encore des œufs. Après quarante jours d'abstinence, rien ne paraissait plus délectable qu'une succulente omelette, moelleuse, juteuse, rissolée et dorée. Et voilà, le plaisir de voir réapparaître les œufs durerait encore...

Et maintenant, sait-on que, cette année, le poisson mangera l'œuf? Vous ne comprenez pas? C'est pourtant bien simple.

L'on sait qu'à part les œufs de Pâques, il y a presque en même temps les poissons d'avril qui sont aussi

En chocolat, en cartonnages,
En ruban, en velours, en fleurs,
En plâtre, en bois couvert d'images.

Mais une même année n'est pas nécessairement bonne pour le poisson et pour l'œuf en même temps. Quand Pâques est avant le 1er avril, on offre des œufs et il se trouve peu de gens pour renouveler le cadeau sous forme de poissons quand arrive le Jour du Poisson d'Avril. Quand Pâques est après le 1er avril, c'est le contraire qui

se produit. Dans le premier cas l'on dit: "l'œuf a mangé le poisson" et dans le second, c'est "le poisson qui a mangé l'œuf". Cette année le poisson mangera l'œuf...

*
* *

Les premières manifestations des travaux de la terre dès que l'hiver fait mine de déguerpir sont bien les expositions de semence que l'on tient en différents endroits de la province et où les cultivateurs en foule viennent chercher les germes des moissons futures. Or, depuis quelques années, grâce à l'encouragement que leur accorde le gouvernement de la province, ces manifestations de la vie rurale ont pris beaucoup d'importance. Les cultivateurs ayant à cœur, de mieux en mieux, la qualité des produits de leur terre, ont appris de par les leçons d'une bonne campagne d'éducation que la qualité du pain de demain est contenue dans celle de la bonne graine de semence. C'est là que réside, en définitive, la force et l'activité de la race en puissance.

Il n'est donc pas étonnant que les autorités religieuses et civiles aient étendu leurs sollicitudes sur ce principe de vie. L'on voit que l'Eglise, dès les premiers jours du printemps, convie les fidèles à des cérémonies spéciales pendant lesquelles elle bénit les grains qui, quelques jours après, seront jetés dans la terre suffisamment réchauffée et qui ne tardera pas à s'entr'ouvrir pour l'éclosion.

L'Etat, de son côté, a fondé des sociétés, des concours, des expositions ayant en vue l'objet de continuellement augmenter et améliorer la qualité des grains de semence qui sont, en définitive, la base de notre richesse nationale agricole.

Voilà pourquoi encore cette année, cette semaine même, le gouvernement participera à la grande exposition centrale, des grains de semence qui se tiendra à Sainte-Anne-de-la-Pocatière où tous les cultivateurs de la province sont conviés.

*
* *

Le gouvernement provincial organise de ces expositions provinciales depuis exactement quinze ans. Par la voix de ses agornomes et de la presse, le Ministère de l'Agriculture convie toute la classe agricole. Et ces manifestations ont été couronnées jusqu'à présent, des plus encourageants succès. Les autorités provinciales ont sagement prévu tout le bien qui pouvait découler de la sélection scientifique des grains de semence. Aussi, voilà quelques

années, le Ministère de l'Agriculture fondait une vaste société coopérative dont l'objet était de fournir aux cultivateurs des graines de céréales de qualité supérieure. Le succès ne tarda pas à récompenser cette initiative. La Société, d'année en année, a étendu son territoire d'opérations non seulement dans la province de Québec mais jusque dans l'Ontario où, l'an dernier, elle livrait près de trois mille minots de grains de semence de choix.

De sorte que la Société Coopérative des Producteurs de grains de semence de Sainte-Rosalie est désormais une institution qui contribue puissamment à augmenter la prospérité de la classe agricole et attire même l'attention des provinces-sœurs.

Effectivement, les grains de semence de Sainte-Rosalie ont jusqu'aujourd'hui une réputation qui provoque une demande particulière; ces grains sont de tout premier choix à tel point que l'on a dû, naguère, les décorer de marques de commerce spéciales qui leur font une place à part sur le marché mondial des grains. Et nous avons les "Rosalies", les "Reines" qui signifient pureté.

L'année dernière, le gouvernement, par l'intermédiaire des sociétés d'agriculture a fait tenir pas moins de quatre-vingts expositions locales de grains de semence auxquelles ont pris part au-delà de huit mille concurrents. Aux participants à ces expositions, le Ministère de l'Agriculture accorde des prix pour un montant d'au-delà de \$2,000. C'est un encouragement outre celui que constitue la gloire d'avoir produit, pour chacun des concurrents, les meilleurs grains.

*
* *

Notre constitution humaine continue d'être la chose la plus capricieuse du monde; on voit quelquefois des gens descendre dans la terre pour avoir ingurgité une simple petite bouchée de trop, tandis que l'on en voit d'autres vivre après avoir bravé les plus raides précipités de la chimie.

Cette constitution s'affirme, par exemple, franchement merveilleuse en force et en endurance, quand nous traversons l'époque où les jeunes veaux présentent leur chair tendre et rosée sur nos marchés et dans les étaux des charcutiers.

A cette époque-là, ceux qui résistent, c'est que la mort ne veut franchement pas d'eux, et ceux-là devront se résigner à continuer d'embellir cette terre de leur présence.

Ah! comme les goûts changent avec les années et, à plus forte raison, avec les siècles! Par exemple, au chapitre du gibier, on avouera que nos pères étaient bien moins délicats que nous et l'on aura de la peine à croire qu'il se délectaient à mâchoires débordantes et en véritables gourmets, de la corneille, du butor, du cormoran, de la grue et autres oiseaux à chair aussi délicate. Les plus pauvres, parmi vous, aujourd'hui, aimeraient mieux mourir de faim que de goûter à ces viandes.

Mais, d'un autre côté, nos excellents grands-parents auraient-ils pu s'accommoder de la chair du jeune veau telle qu'au mépris souvent des règlements des marchés et à la barbe des inspecteurs des viandes, on nous la sert, aujourd'hui, quelquefois, sur nos marchés?

Non, mais comme les goûts changent.

Il y a à peine quarante-cinq ans, nos pères auraient reculé d'horreur, si on leur eut demandé de manger une tomate, fut-ce la plus vermeille de leurs potagers, où ils cultivaient ce légume ou ce fruit — l'on n'est pas encore fixé là-dessus — comme plante d'ornement. Pourtant, de nos jours, tel est l'engouement pour les tomates que l'on ne cesse de gémir sur la hausse constante de leur prix.

*
* *

De tous les côtés l'on n'entend que des plaintes à cause du temps qui n'est pas toujours ce que l'on voudrait qu'il soit. Des tempêtes de neige de fin de janvier en pleine fin de mars, et, des jours, un froid à faire envier le paletôt de fourrure du voisin... vrai, ce n'est pas du tout agréable, en effet. Et voilà assurément que l'on ne peut pas dire que cette neige ou que ce froid arrive comme marée ou comme mars en carême, malgré l'actualité.

Et les si gentils et si jolis chapeaux de paille de ces dames, qu'est-ce qu'ils ont l'air? Et qui est-ce qui va se risquer à étrenner le charmant petit costume de printemps?

Non, printemps, tu n'es qu'un mot; tu es comme la vertu que l'on accroche avec des épingles tous les matins avant de sortir.

J'ai voulu en avoir le cœur net au sujet de ces ennuyeuses et persistantes révolutions dans la nature au début de chaque saison et, pas plus tard qu'il y a vingt-quatre heures, j'ai été consulté un avocat météorologiste qui a répondu à mes questions, avec un sourire narquois, me disant que tout cela est normal.

"A un été chaud", ajouta-t-il sentencieusement, "doit succéder un hiver froid."

La mère Seigel n'eut pas mieux dit dans son fameux almanach.

Il ne se souvenait donc plus, ce malheureux "savant" que l'on a eu des périodes plutôt froides l'été dernier et qu'il y eut des jours de la canicule où l'on s'ingurgita des grogs ainsi qu'en janvier.

Science, tu n'es qu'un mot, encore une fois, comme mars, comme la vertu, comme la justice, comme le printemps. Ce dernier n'est pas encore près de régner au ciel et pendant bien des jours encore le soleil abdiquera ni plus ni moins que s'il était un empereur d'Allemagne ou un roi de Hongrie. Le printemps à l'époque que nous traversons se réfugie dans le calendrier pour échapper aux révolutionnaires de la Nature.

Damase POTVIN



AU PARNASSE CANADIEN



Concours de poésie de 1926

Nous continuerons avec plaisir de publier les poèmes primés, par la Société des Poètes canadiens-français, au Concours de 1926.

Nous croyons être agréable aux heureux lauréats ainsi qu'à nos lecteurs en leur révélant que : la Lyre d'or a été donnée par Mme Henry Doyle, elle-même poète délicate et recherchée; la Lyre d'argent est due à la générosité du président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Alphonse Desilets; et la Lyre de bronze a été offerte par M. Francis DesRoches, secrétaire de la Société des Poètes.

COUP D'AILE

Lyre d'argent, 2e Prix du Concours de poésie, 1926.

*C'est l'ardente beauté d'un crépuscule fauve.
Le soleil déclinant semble éclabousser d'or
L'horizon tourmenté, les monts teintés de mauve,
Et le lac où frémit ce dantesque décor...*

*L'air est humide et doux, fleurant les fraîches mousses,
Dans le bois où, sans but, je marche le cœur las,
Suivant le sentier où des tas de feuilles mortes
Avec un frêle bruit s'écrasent sous mes pas.*

*La forêt sourdement gronde dans la rafale
Comme un orgue géant... Les grands arbres flétris
Se dépouillent, courbés sous l'étreinte brutale
Du vent dont l'âpre voix couvre les autres bruits.*

*Dans le ciel qui pâlit, des nuages livides
Se bousculent, fuyant comme des gens pressés.
Les feuilles, maintenant, se hâtent plus rapides
Semblent courir vers des rendez-vous insensés.*

*Furtives, je les sens me frôler le visage,
Toutes tièdes encor d'un reste de chaleur.
Et les yeux clos je crois recevoir au visage
Les baisers attristés de la saison qui meurt...*

*Or, ce soir, dans les bois aux senteurs émouvantes,
Mon cœur semble soudain plus grand et plus léger.
Mes regrets emportés par les feuilles fuyantes,
Je goûte le bonheur infini d'exister.*

*Je vis ! Je veux chanter mon ardente jeunesse...
Évoquant le passé, mes jeunes ans ravies
Souriant au présent, qui mord ou qui caresse,
Rêvant à l'inconnu de l'avenir... Je vis !*

*Pour aimer et souffrir dans la beauté des choses,
Jouer intensément et sourire d'espoir
À l'extase des nids, à l'amour comme aux roses,
Et puis me souvenir lorsque viendra le Soir ;*

*Pour le don précieux de mon âme ravie,
Pour mon cœur transporté vers tout ce qu'il attend,
Et pour m'avoir donné ce lumineux printemps
Avec ma jeune foi, je vous adore, ô Vie !...*

“MAGDA”.

Madeleine Genest,
Lac Labelle, cté de Labelle.

L'HOMME EN FACE DE LA VIE

(FRAGMENT)

Lyre de bronze, 3ième Prix du Concours de Poésie 1926.

*Toi, vers qui j'ai tendu mes inlassables mains,
Pour qui j'ai longé les chemins,
Tant que mon ombre fut usée aux roches ! Maître,
Maître de l'univers, maître de mes douleurs,
Qui tiras de tes yeux la vie aux cent couleurs
Et que mon triste orgueil m'empêche de connaître !
Jaloux Dieu des Hébreux, toi qui montrais jadis
Ton œil triangulaire à la terre effrayée,
Roi des chrétiens, Jésus, cœur ouvert comme un lis,
Qui fûtes l'oiseau d'or chantant dans la feuillée ;
Allah, dieu de l'Asie implacable, géant*

*Debout sur la poitrine du néant ;
Jupiter, dieu des dieux, âme de la lumière ;
O vous tous, ô Toi seul qui les renfermes tous,
Esprit du Créateur, sérénité première
Devant qui les soleils sont comme des cailloux !
Principe incorruptible, haleine créatrice,
Toi qui ne peux avoir ni désir ni caprice
Hors l'éternel vouloir d'être Celui qui suis !
Dieu des dandelions, des rigoles, des pierres,
Des abeilles qui font des points d'or sur les fruits
Et de l'âme aux longues paupières ;
Seigneur, je te poursuis comme un chevreuil des bois.
Je courbe devant toi mes épaules. Ma voix
Se colle à mon palais et sèche sur ma bouche
Et je voudrais te voir et ton nom m'effarouche !
Je ne suis rien, Seigneur ; non, mais j'ai tant souffert
Qu'il vous faut aujourd'hui regarder mon âme !
Mon orgueil a croulé dans un fracas de fer
Et je tombe à genoux, Seigneur, et je proclame
Que je suis un point noir dans la création.
Mais au moins penchez-vous sur mon affliction,
Sur moi qui seul comme une île,
Et que ma pauvreté vous émeuve, ô Tranquille... !*

“LE PÉLERIN”.

Robert Choquette,
Notre-Dame de Grâce, Montréal.



LA REGION DES "EAUX MITOYENNES"

DÉVELOPPEMENT AGRICOLE DE L'ABITIBI

(Extraits d'une conférence donnée à la Société des Arts le 20 février 1926.) Adrien, DESAUTELS

L'Abitibi possède bien des ressources. En procédant avec ordre comme visiteur avide de savoir, que voyons-nous? Du bois, des plantes, à la surface ; plus loin : le sol lui-même, et si nous pénétrons celui-ci, nous atteignons le sous-sol. L'explorateur a trouvé des surprises minières dans le sous-sol, des richesses agricoles dans le sol et des ressources forestières sur celui-ci.

Disons tout de suite, que l'Abitibi possède de jolis noms : Vil-montel, La Sarre, Landrienne, Aiguebelle, Lamorandière, Roche-beaucourt, etc. voilà pour les cantons. Noms d'épopée de nature à soulever le patriotisme tenace de nos hardis colons puisqu'ils immortalisent les compagnons de Montcalm : pionniers de l'épée, ancêtres de ces pionniers par le soc non moins valeureux que les premiers. Le mot Abitibi veut dire "Eaux mitoyennes" en sauvage. L'Abitibi se trouvant sur la hauteur des terres, les eaux se partagent les unes vers la baie James et les autres vers le Saint-Laurent.

A peine de rares noms anglais déparent encore quelques villages, mais notre clergé et les têtes dirigeantes de la région, n'ignorant pas que les noms historiques sont évocateurs de fierté et de patriotisme, s'efforcent de les faire disparaître. Ainsi, l'ancien curé de Coffee, acutellement curé à La Reine, après des démarches multiples, a remplacé cet atroce Coffee par Belcourt, rappelant ainsi là-bas dans le Nord ce coup de clairon de ralliement patriotique de notre Roland de l'épopée de la langue française dans l'Ontario. Les quatre-vingts cantons portent les noms des bataillons et officiers de Montcalm, suggestion de l'hon. Adélar Turgeon, président du Conseil législatif. C'est bien là le décor historique qui favorise une mise en scène appropriée aux défricheurs ; ces figurants hardis et magnifiques qui après les conquérants, mettent en scène la vie d'un peuple. Et cette scène dans ce nouveau Québec, c'est le sol. La géologie est la bonne aïeule de la science agricole puisqu'elle a commencé avec le monde ; voilà à peu près le seul point où les géologues, très pacifiques d'ailleurs, se mettent d'accord. Elle a donc le droit de nous fournir l'explication du sol de l'Abitibi.

Ne remontons pas au déluge, puisque c'est justement la période de retrait des eaux, après l'époque Champlain, qui nous intéresse.

A la fin de l'époque glaciaire, les glaciers se retirant vers le nord rencontrèrent sur la hauteur des terres une dépression inclinée vers la Baie d'Hudson. Alors, l'écoulement des eaux ne pouvant plus se faire vers le sud se forme le lac Ojibway sur presque toute l'étendue de l'Abitibi et du Témiscamingue. Ces glaciers monstres, rapant, nivelant, triturant les débris ou moraines dans leur marche, déposent ceux-ci précisément dans ces régions exploitées aujourd'hui sous le nom du Témiscamingue et de l'Abitibi, et que les géologues appellent le "Clay-Belt". Pourquoi? Parce que ce pilon puissant qu'est un glacier a fait de ses dépôts variés cette argile grise si compacte. Le sol fut si roulé, tassé, nivelé que la matière noire, ou déchets végétaux, ainsi que le sable qui ameublissent l'argile furent enlevés et se déposèrent plutôt isolément comme ces immenses "moskegs" de deux à dix pieds d'épaisseur que l'on trouve entre Senneterre et Amos. La conformation de ce lac Ojibway, dont il ne reste comme vestige important que le grand lac Abitibi, explique la composition franchement *direct* du sol dans la zone avoisinant Amos et l'autre près du lac Abitibi. Ceci nous permettra de diviser la région de l'Abitibi en deux zones agricoles : celles d'Amos et celle de La Reine.

La principale différence de la zone d'Amos consiste dans la profondeur et la forme du lac Ojibway où se trouve aujourd'hui le grand lac Abitibi, tant que l'analyse chimique ne nous aura pas prouvé le contraire.

C'est vraiment, ici peut-être plus qu'ailleurs, qu'il faille se rappeler que l'industrie laitière est encore à la base de l'Agriculture. D'ailleurs, tous les comprennent et douze fabriques y sont organisées ou en état de le devenir.

Bien que nous ne pouvons tous attacher la même importance à ce grand problème, nous ne pouvons franchement nous en désintéresser car, tout ce qui tend à nous assurer la prospérité agricole, par ricochet établit la prospérité économique générale vers laquelle vise tout Canadien quel que soit sa profession ou son emploi. C'est justement ici, en négligeant l'industrie laitière, que l'Ouest canadien, en dépit de ses récoltes abondantes, s'est aperçu qu'il était grand temps d'introduire une rotation mixte (animaux et cultures) s'il ne voulait appauvrir graduellement et sans retour cette terre pourtant si riche. Si l'on considère les importations de beurre, il est facile à voir comme il serait bien plus pratique de transformer en beurre le foin coupé sur place plutôt que de chercher à le vendre. Ceci s'impose d'autant plus que la récolte de 1924 est restée engrangée parce qu'elle se vend à un prix dérisoire vu son mauvais état par suite de plusieurs saisons pluvieuses, du coût exorbitant du transport, \$8.00 la tonne au marché le plus près (Portneuf), et enfin parce que, à tort ou à raison, le colon ne coupe jamais son foin à point.

Il s'est importé l'an dernier dans l'Abitibi, 178,180 livres de beurre évaluées à \$80,181.00 pour 16,900 personnes, soit pour 10 livres et demie par personne, au prix de \$4.74 par tête.

D'après une requête pressante des curés et directeurs de cercles agricoles de l'Abitibi, le salut de l'Abitibi se concrétise, pour le moment, dans l'achat de 1,500 à 2,000 vaches, si l'on veut que les fabriques reçoivent 6,000 livres de lait, chiffre indispensable pour qu'elles marchent sans perte. La crise est imminente, et le gouvernement serait enclin à favoriser cet achat nécessaire par crédits à longs termes, par l'exemption de frais de transports, et par la sélection d'animaux vigoureux passés à la tuberculine.

Dès que l'industrie laitière sera organisée, l'élevage des pores sera pratique et payant, ceux-ci vivant des sous-produits de l'industrie laitière. Les mines, les chantiers et les travaux de la voirie offrent un bon marché local pour le lard gras. Quand ce marché sera satisfait, le porc à bacon, qui est plus payant, plus économique à engraisser, pourra devenir une entreprise fructueuse. D'ailleurs les agronomes travaillent activement par les cercles agricoles et des concours, à répandre les meilleures races susceptibles d'y prospérer.

Reçu chez M. Théophile Trudel à Amos, lauréat de la médaille d'or du Mérite Agricole de son comté d'origine (Champlain), j'éprouvais une franche admiration à l'entendre dire si simplement la misère et les obstacles des premières années sur son lot. Avant de mourir, il aimait tant sa tâche qu'il en a légué le goût à ses enfants par son exemple. Travaillant avec eux, il les faisait défricher durant leurs vacances. Et bon sang ne saurait mentir, car j'ai vu ces jeunes gens aimer la besogne du père et s'y livrer, fiers de voir ce dernier passant la soixantaine défricher encore comme une "jeunesse". Passe pour cultiver, mais défricher à cet âge. Et c'est ainsi qu'un vieux terrien affermit les muscles en même temps que le courage de ses fils. Les bâtisses ici sont propres et bien tenues. Aussi la beurrerie fonctionne très bien ayant fait 10,000 livres de beurre l'an dernier.

Il convient de féliciter ici Mgr l'évêque de cette région qui a su partout placer des curés enthousiastes, issus de la terre eux-mêmes, et pleins de zèle pour le développement de leurs paroisses, ainsi que M. Hector Authier, l'habile et clairvoyant député, certains marchands, professionnels agronomes qui font chaudière ensemble. Et c'est vraiment une garantie pour un usage de plus en plus judicieux des octrois du gouvernement puisque ce lien moral et solide du clergé, du député et des agronomes, rallie leurs courages tout en faisant coopérer les efforts. Car tous les curés, en outre de leur zèle apostolique, s'occupent d'organiser des crédits agricoles, des syndicats de beurrerie, des cercles agricoles, enfin tout mouvement coopératif indispensable dans une région nouvelle et nécessiteuse.

Adrien DESAUTELS,
de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

"LES LUTINS"

L'UNE DES GRACIEUSES LEGENDES DU SAINT-LAURENT



*"L'histoire, c'est ce qui est probablement arrivé."
"La légende, c'est ce qui n'est pas probablement
arrivé."*
Camille SAINT-SAËNS.

Il existe sous ce nom des "citoyens" d'une espèce toute particulière et qui font "diablement" parler d'eux, c'est le cas de le dire, encore qu'il soit assez difficile de les décrire. Les bonnes gens disent même que cette difficulté provient du fait qu'ils ne sont tout à fait ni des anges ni des démons, mais un composé des deux. Essayons tout de même d'en donner une idée. Qu'on se figure un nain haut à peine de dix-huit pouces, avec un œil unique au milieu du front, où il brille comme une escarboucle, un nez guère plus gros qu'une noisette, bras et jambes de grenouille, l'estomac comme une tomate, et le tout coiffé d'un grand chapeau pointu les faisant ressembler à certains champignons du printemps. Le jour, ils dorment cachés, généralement autour de quelque écurie, ou dans ses recoins les plus secrets ; la nuit... mais nous n'en finirions pas de dire à quels ébats malicieux les lutins se livrent la nuit, ainsi que tout amateur de chevaux "des rangs" vous le dira. Contentons-nous donc de l'histoire authentique de Zèbe Roberge, de la Rivière-au-Chêne, district des Trois-Rivières.

Zèbe Roberge était bûcheron dans un chantier de la région, et nous vous dirons qu'ensuite de sa blonde, dont le nom nous échappe, il

aimait tendrement la jument Belzémire, que le contre-maître avait confiée à ses soins vigilants, avec une vingtaine d'autres quadrupèdes du même genre. Belzémire avait l'œil vif et le poil luisant et Zèbe ne cessait de la brosser, frotter et bichonner sur toutes les faces, aidé de son acolyte Baptiste Lanouette, dit *Pain d'épices* pour les intimes, dont le chantier était plein. Or, Zèbe et Baptiste furent vifs à s'apercevoir que leur affection pour la blonde Belzémire était partagée par quelque mystérieux amateur, car chaque matin ils la trouvaient pimpante, servie tout fraîchement de foin et d'eau, et, remarquez bien, la crinière et la queue tressées, disait Baptiste, comme rare de créature". Visiblement, indiscutablement, les lutins avaient passé par là. Vrai, disait Zèbe, il ne lui manque "à matin" qu'une épinglette et des pendants d'oreille ! Mais comment attraper les auteurs de ces soins suspects ? Car la bête était toute nerveuse et parfois fatiguée à l'excès ; il y avait du louche. Un dimanche soir Zèbe se cache dans l'écurie, décidé d'en finir à tout risque. Vous n'ignorez pas, non plus, que si le lutin qu'on attrape est une lutine, on peut l'échanger pour un baril de pièces d'or. Zèbe était donc tapé dans un coin, tout yeux, tout oreilles. Tout à coup il entendit un bruit vague, une planche se souleva près de lui, un haut chapeau pointu apparut, sous lequel une sorte de diamant brillait... Pas

(Suite à la page 201)

Une embuscade

(En marge de la Relation des Jésuites)

PAR

EUGÈNE ACHARD

C'était le 5 juin 1660. Le soleil venait de se coucher derrière les hautes Laurentides et ses derniers rayons devaient encore les cimes les plus élevées. Dans la vallée l'ombre se faisait peu à peu, une légère buée couvrait le Saint-Laurent, fleuve de rosée au-dessus de l'eau. De chaque rive, les côtes en amphithéâtres escarpés, s'élevaient par étages jusqu'aux hauteurs couronnées d'épinettes, de sapins ou d'érables. Par endroits, de fortes échancrures indiquaient que la colonisation partie des bords du fleuve gagnait peu à peu la profondeur de la forêt.

En face, pareil à un nid d'aigle, Québec se dressait sur son fier promontoire : le cap Diamant, d'abord abrupt et élevé, s'abaissait peu à peu jusqu'aux rives marécageuses de la rivière St-Charles. Cette dernière, en se réunissant au fleuve, coupait la côte à angle droit. C'est là que s'élevaient, serrées les unes contre les autres, pour une mutuelle protection, les habitations des colons et des marchands. Plus haut, les dominant de leur masse : le château St-Louis avec sa tourelle, le collège des Jésuites, le couvent des Ursulines renfermé dans une palissade en bois, l'église paroissiale et l'hôpital ; la petite église des Récollets, avec quelques cabanes, se cachait au-dessous de la falaise, sur un terrain sablonneux, visité par les eaux du fleuve à la fonte des neiges.

Au loin, noyés dans la brume, s'estompaient les vagues contours de l'Île d'Orléans dont la masse sombre semblait sortir des flots à la façon de quelque monstre endormi.

Un calme infini descendait sur la nature : calme des choses reposées, calme de vent, de l'eau, de la chaleur. La nuit était venue : une à une, les étoiles paraissaient au firmament et leur clarté scintillante semblait allumer dans le fleuve, à d'immenses profondeurs, de mystérieuses lueurs.

Tout à coup, du clocher de Notre-Dame de la Recouvrance, une cloche commença à égrener dans les airs ses tintements pieux, bientôt celle des Jésuites et celle plus grêle des Récollets lui répondirent ; et leur tintement adouci par la distance parvenait à l'oreille avec une douceur aérienne pleine d'harmonie : c'était l'angélus du soir. En ce moment, dans chaque demeure, les âmes prosternées priaient Dieu, lui demandant de bien vivre et, si telle était sa volonté, celle de mourir courageusement, car en ces temps troublés, nul n'était sûr du lendemain et tel jour commencé dans la paix se terminait par un massacre. Les féroces Iroquois semaient la terreur parmi la petite colonie française. N'avaient-ils pas passé en plein jour devant Québec sans que le canon du château eût osé leur répondre.

Peu à peu, la chaleur du jour avait fait place à la fraîcheur de la nuit ; dans les mares voisines, on entendait le coassement sonore des grenouilles. Neuf heures sonnèrent au clocher de l'église, et, comme si elles n'attendaient que ce signal, trois barques se détachèrent du rivage. Les avirons touchaient à peine l'onde ; elles allaient légères et silencieuses comme des ombres à la surface des flots.

Où allaient-elles ainsi à cette heure tardive ? Quinze minutes après, elles atteignaient, sur la rive opposée, un enfoncement caché par des rochers. Les barques amarrées, les passagers sautèrent sur le rivage et se mirent à marcher en silence le long de la falaise. Il y avait là vingt sauvages montagnais, reconnaissables au bandeau rouge orné de plumes d'aigle qui leur servait de coiffure. Huit Français marchaient à la suite.

Arrivés à l'endroit où la côte commence à tourner vers le sud-est, un sauvage mettant ses deux mains autour de sa bouche en guise de porte-voix, imita à s'y méprendre, le brame de l'orignal, le même cri lui répondit de l'autre rive quelques instants, puis tout retomba dans le silence ; les grenouilles inquiètes avaient cessé leur chanson, elles ne la reprirent qu'un moment après. La petite armée semblait avoir disparu, elle était là, cependant : soldats et sauvages, accroupis sur le sable de la grève, attendaient immobiles ; rien ne trahissait leur présence ; on eût dit quelques touffes de plantes aquatiques croissant sur le bords des eaux.

Que venait faire ici, cette petite armée ? Pourquoi avait-elle ainsi traversé le fleuve ? Quel ennemi guettait-elle avec tant de précaution ? De temps en temps, un sauvage se levait à demi, et mettant ses deux mains au-dessus de ses yeux, cherchait à percer les ténèbres du côté de l'Île d'Orléans.

Dix heures sonnèrent lentement et le son de la cloche emporté par la brise, vint mourir sur le rivage. Tout à coup, l'un des guetteurs dressa la tête, son oreille exercée, appuyée contre le sable, venait de percevoir un faible bruit dans le lointain. Là-bas, en effet, une forme noire se découpait sur les flots : les ravisseurs approchaient. On entendait le clapotement de l'aviron battant la vague.

On avait eu vent, dans la journée, qu'un canot monté par huit Iroquois s'était rendu au Petit Cap, à un mille au-dessus de l'église de Sainte-Anne, et y avait enlevé Marie Caron, femme de Jean Picard, avec ses quatre enfants. Les ravisseurs devaient passer à Québec avec leur proie et c'est eux qu'on attendait ainsi, l'oreille tendue sur le sable de la grève.

Aucun mouvement ne se fit dans la petite armée, elle était plus immobile que jamais, pourtant, en y regardant de près, vous auriez vu chacun étreindre son fusil avec plus de force, prêt à faire feu ; une sombre lueur de vengeance et de cruauté brillait dans ces yeux de barbares que le christianisme n'avait point encore dompté. Cependant, le canot avançait toujours, il avançait sans défiance, mais non pas sans circonspection. A l'avant, droit et immobile comme une statue, un géant dirigeait l'embarcation et sondait les ténèbres de sa vue perçante. Arrivé près du rétrécissement de la rivière, la barque tourna et vint longer la falaise de la Pointe Lévis : les Français avaient deviné juste, pour éviter les sentinelles de Québec, les Iroquois venaient donner dans le piège qui leur était tendu.

Le canot n'était qu'à une trentaine de pieds du rivage, lorsqu'un cri terrible, suivi de détonations de fusils ébranla les échos. Le canot, un instant indécis, vira de bord, mais il était trop tard, déjà Français et Sauvages étaient à l'eau, entourant l'embarcation. Trois Iroquois veulent se sauver à la nage, mais ils sont immédiatement saisis et scalpés. Les autres garottés sont menés en triomphe à Québec pour y être brûlés vifs.

Malheureusement, à la décharge des armes à feu, Marie Caron avait été atteinte et frappée à mort. On la transporta à l'Hôtel-Dieu où elle mourut deux jours après, heureuse de recevoir les consolations des religieuses, de ne pas souffrir les tortures des barbares et de voir ses enfants sauvés.

Arrivés à Québec, les Sauvages firent subir à leurs prisonniers, les derniers supplices. Tout ce que la cruauté peut inventer en fait de tourments fut tour à tour employé : ils eurent les ongles arrachés, les doigts coupés, les mains, les

(Suite à la page 201)

Les origines de la publicité moderne

dans les quotidiens et les périodiques

par ERNEST LEGARÉ.

L'application de la science à l'industrie qui, à la fin du dernier siècle a complètement révolutionné cette dernière, a eu comme conséquence naturelle l'application au commerce de la méthode scientifique.

Nous ne sommes plus au temps où le fabricant, le grossiste et le détaillant voyaient l'acheteur se porter chez lui, mais la production intensive de l'industrie moderne oblige maintenant le vendeur à se porter vers l'acheteur, de là la nécessité de l'annonce. Nous ne parlerons ici que de l'annonce par la presse, car l'annonce en général qui comprend aussi l'affiche comporte des développements si étendus et si considérables qu'il ne serait pas possible de la faire entrer dans le cadre de ce travail.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, voyons succinctement quelles sont les origines de l'annonce. Son histoire se confond avec celle de la presse elle-même. Parfois, elle la devance.

C'est en 1530 que parurent pour la première fois "Les Feuilles du bureau d'adresses" qui étaient l'organe du "Bureau d'adresses et de rencontres" fondé la même année. Ces feuilles se continueront jusqu'au XIXe siècle.

En Angleterre, avant les journaux, les livres de nouvelles apparurent à l'époque de la guerre civile. Ces livres contenaient des annonces de quelques lignes sur les articles perdus, volés, ou égarés, sur les livres nouveaux, et de temps à autre, sur le médicament d'un charlatan.

William Blundell fût l'un des précurseurs. Dans son *Cavalier's Note Book*, il prévoit déjà, que l'on pourrait employer un intermédiaire "pour le grand avantage du pays dans bien des questions autres que l'achat et la vente de terrains et même que des mariages. On peut, dit-il, se servir d'un moyen de ce genre pour prendre à son service des domestiques ou des apprentis, ou pour vanter les mérites de différentes marchandises ou produits, etc."

A cette époque, le journaliste officiel de Cromwell, Marchamont Nedham publiait son *Mercurius Paliticus* et son *Publick Intelligencer*. Il demandait la somme d'une demie couronne par annonce. Mais avant Nedham et William Blundell, dès 1637, le capitaine Robert Innes reçut des lettres patentes de Charles Ier sur la manière d'instituer un bureau "où les maîtres et les autres ayant perdu des articles, ou les femmes, cherchant pour leur satisfaction si leur mari était vivant ou mort, et pour toutes marchandises et nouvelles, pouvaient se rendre si cela leur faisait plaisir".

Les annonces dans les livres de nouvelles commencèrent d'une manière espacée en avril 1647, et des bureaux d'adresses furent ouverts. Chaque partie écrivait son nom dans un livre tenu à cet effet, chacune détaillant ses besoins et payant, comme honoraires, six pences. Ce livre avait seize pages in-4°.

L'idée du capitaine Innes fût reprise en 1657 et l'on comptait jusqu'à dix-huit bureaux d'adresses dans Londres et Westminster. Ces bureaux étaient alors connus sous le nom de "Bureaux d'avis publics".

Les livres d'adresse édités et publiés par le propriétaire de ces bureaux étaient vendus publiquement tous les mardis matins, dans tous les magasins de papeterie. Quand le livre d'adresses amenait la conclusion d'un marché, les honoraires étaient prélevés sur l'une des deux parties qui y concouraient.

Le propriétaire s'engageait à faire paraître les inscriptions pendant quatre semaines, et les parties pouvaient prolonger la publication en renouvelant les honoraires.

Les *Mercurius* de la Cité accueillirent ces travaux qui avaient été supprimés parce que Williams, le dernier propriétaire, avait été

assez imprudent d'attaquer le journaliste Monck qui publiait alors les nouvelles parlementaires et c'est dans le *Mercurius* que parut en 1658 la première annonce sur le thé, elle était ainsi rédigée : " Cette excellente boisson de Chine, approuvée par tous les médecins, appelée par le Chinois Tcha, par les autres nations, Tay ou Tee, est vendue à la Sultanees Head Copbee House, près de la Bourse Royale, à Londres".

Le roi d'Angleterre ne dédaignait pas de faire paraître certaines annonces dans les journaux. En 1650, par exemple, le *Mercurius* publia une série d'annonces concernant un petit chien noir perdu pas Sa Majesté.

En 1682, un journal intitulé " A collection for the Improvement of Husbandry and Trade " publiait des annonces dont voici un spécimen : " Je veux un bon sommelier accompli, c'est pour un homme de condition ". Ce journal annonçait aussi les nouveaux livres et l'éditeur en donnait même son appréciation.

Au commencement du XVIIIe siècle, les affaires de publicité avaient atteint la prospérité. On pouvait lire dans les colonnes d'un journal du temps les lignes suivantes : " Nous servons à informer le monde qu'on peut leur donner presque tout ce qui est nécessaire pour vivre. Si un homme a mal à la tête, la colique ou des taches de graisse sur ses habits, il peut trouver des remèdes propres aux uns et aux autres. Si un homme veut retrouver sa femme ou un cheval qui ont été perdus ou égarés, s'il veut des sermons nouveaux, du lait d'ânesse, ou n'importe quoi pour le corps ou pour l'esprit, voilà l'endroit où il peut les trouver. Le grand art de la publicité, c'est de découvrir les méthodes propres à attirer l'œil du lecteur".

L'écrivain anglais Addison parle des différents procédés employés dans ce but. " La grande habileté d'un annonceur se voit principalement dans le style dont il se sert. Il doit mentionner l'estime universelle ou la réputation générale de choses dont on n'avait jamais entendu parler auparavant".

Les annonces à cette époque étaient fortement et même grossièrement exagérées, elles abondaient en publicité qui n'était que du pur charlatanisme, ce qui faisait dire au *Idler* vers 1759 : " Les annonces sont maintenant si nombreuses qu'elles sont parcourues avec négligence, par conséquent, il est nécessaire, pour attirer l'attention, de faire de magnifiques promesses et de déployer toute son éloquence d'une manière tantôt sublime, tantôt pathétique... "

Au XVIIIe siècle, les journaux étaient remplis d'annonces de loteries, lesquelles furent abolies par une loi du parlement. Pour engager les gens à spéculer, les promoteurs publiaient des histoires extraordinaires de fortunes acquises rapidement.

Puis il y eut l'annonce de choses invraisemblables. Vers 1749, une annonce a même provoqué une émeute dans un théâtre qui fut mis à sac par le public se trouvant dupé. Ce fût une période de vols manifestes et ceux qui s'y livraient étaient de simples chevaliers d'industrie.

Les annonces matrimoniales prirent aussi un grand développement. Après les annonces matrimoniales, les plus importantes parurent dans ce que les Anglais appellent " l'Agony Column ", c'est-à-dire, le compartiment réservé aux objets perdus. Dans ces colonnes, l'objet en question était fréquemment une femme ou un enfant. Cette " Colonne d'Agonie " servait aussi aux publications purement commerciales. Ces annonces débutaient par ce que le lecteur croyait être une bonne plaisanterie et le conduisait habilement à la louange d'un savon ou d'une pilule quelconque. On employait enfin cette tactique très moderne encore, de se servir des nouvelles mondaines,

(Suite à la page 201)

UNE EMBUSCADE

(Suite de la page 199)

pieds et tout le reste du corps brûlé avec des haches rougies au feu. Le supplice dura toute la nuit et tout le jour suivant.

Les deux premiers torturés furent le chef de l'expédition, homme de 50 à 60 ans, espèce de colosse robuste et vigoureux, que nous avons vu conduire l'embarcation, au milieu des ténèbres, et son petit-fils, jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'une nature tendre et d'une complexion délicate.

C'était la coutume des Sauvages de ne pas cesser les tortures qu'ils n'eussent fait crier le patient, mais ni les lames de fer rougies dont on lui grillait les chairs, ni les bâtons aigus qu'on lui enfonçait jusqu'au coude, ni les cendres rouges qu'on lui jetait sur la tête, après l'avoit scalpé, ne purent arracher au vieillard un seul soupir, une seule plainte. Ses membres frissonnaient sous la violence de la douleur, mais sa bouche restait muette, son visage impassible et ses yeux méprisants.

Le jeune homme, au contraire, faible et délicat, ne pouvait imiter son grand-père qui se moquait des tourments, et tandis qu'on lui perçait les pieds avec un fer rouge ou qu'on lui brûlait la poitrine en appliquant une pierre rougie à blanc, il poussait des cris lamentables. Ce que voyant, le vieillard s'écria moqueusement : " Les Montagnais sont des lâches, ils s'attaquent aux enfants et les font crier, mais ils tremblent devant un homme courageux ! " Et comme il les voyait s'acharner sur leur pauvre victime, il ajouta : " Que ne laissez-vous cet enfant, ne suis-je pas capable de supporter votre cruauté sans l'exercer sur lui. " Les Sauvages se jettent alors sur le vieillard et redoublent leurs tourments : avec des épées rougies au feu, ils le lardent dans les parties les plus sensibles, ils remplissent ses blessures sanglantes de charbons ardents et de cendre vive, enfin, ils font tout en leur pouvoir pour lui arracher une plainte, un gémissement : c'est en vain, il paraît insensible.

Cependant, vers la fin du jour, ses forces étant épuisées par la perte de son sang, on le jeta sur un brasier ardent, mais tout à coup, à l'épouvante des assistants, il se relève, fend la foule interdite et prend sa course. On eût dit un démon en feu, les lèvres coupées, sans peau sur la tête et le corps tout sanglant. Il avait eu les jambes et les pieds rôtis et cependant, il courait si vite qu'on eut peine à le rejoindre. Il tombe enfin épuisé ; aussitôt, il fut saisi, ramené et jeté dans le feu qui avait déjà consumé son petit-fils. A grand-peine, les Français parvinrent à arracher aux Sauvages les trois autres Iroquois qui furent enfermés au château St-Louis.

Eugène ACHARD.

(En marge de la Relation des Jésuites).

"LES LUTINS"

(Suite de la page 198)

de doute possible, c'était le lutin, avec son œil de cyclope. Une odeur de roussi se répandait en même temps. . . Zèbe se ramassa, mais son pied accrocha quelque chose, et crac, la planche retomba, refermant le mystère. C'était à reprendre un autre jour et Zèbe alla se coucher, assez ému de l'aventure.

Mais Belzémire continua d'être victime des lutins. Elle avait à tout instant la tête frisée comme une maîtresse d'école, et le Jour

de l'An même, les lutins la firent disparaître toute la journée. *Pain d'épices* Lanouette, qui avait passé la journée dehors à chasser, déclara sa grand'foi qu'il l'avait aperçue au-dessus des arbres, toute chargée de lutins, filant à travers les nuages. Zèbe était à moitié découragé, mais n'osait jurer contre les lutins, qui savent se venger.

Au printemps, lorsque le chantier fut " cassé ", les chevaux furent renvoyés aux Trois-Rivières sans que le mystère de Belzémire eut été éclairci. Enfin, on se sépara et il n'en fut plus question que dans les récits de Zèbe à sa femme et aux voisins. Mais dans le cours de l'été, s'étant rendu jusqu'à Québec et se promenant sur les quais, Zèbe eut la surprise d'apercevoir soudain son ami *Pain d'épices* la pipe au bec et coiffé d'un chapeau pointu, qui déambulait en reluquant en tous sens. Cette pipe enflammée, ce chapeau pointu, cette odeur de roussi. . . Zèbe eut un éclair de génie, et comme il était prompt et vif, il aborda Lanouette tout court : " Mon sans honneur ! dit-il sévèrement, c'est toi qui faisais le lutin ! " Mais *Pain d'épices* se mit à rire et dit : " T'es fou ! Ce chapeau-là, je l'ai justement volé à un lutin, un soir que j'ai guetté dans l'écurie pour tâcher de t'aider à délivrer Belzémire ; seulement, c'était un lutin mâle et le chapeau était trop grand. Mais patience ; on se reprendra, et quelque bon jour, toi et moi Zèbe, on attrapera une lutine et on sera riche pour la fin de nos jours ! "

Car la fortune est femme et aime être lutinée, pensait sans doute ce farceur de *Pain d'épices*. . .

R. C.

Les origines de la publicité moderne

(Suite de la page 200)

de l'interview, de la description d'une invention nouvelle pour faire connaître une maison ou mettre en vedette une personne; le mariage d'un auteur, le vol par effraction chez une actrice célèbre, la mort du chien d'une autre actrice sont mis à profit avec empressement pour maintenir le nom de la célébrité devant le public.

C'est vers la fin du XVIIIe siècle, en 1788, que fut fondé le *Times*, et son premier numéro contenait environ soixante annonces. Vers 1853, ce journal atteignit deux mille cinq cent soixante-quinze annonces, et c'est vers cette époque que fût levée la taxe sur la publicité. Cette mesure eut immédiatement pour résultat d'accroître le chiffre des annonces à tel point qu'un seul numéro du *Times* avait dépassé quatre mille.

De nos jours, la publicité s'est répartie sur d'autres importants quotidiens d'Angleterre, mais pendant un certain temps on mit des restrictions aux annonces illustrées comme ne convenant pas à la dignité du journal. On ne voulait pas non plus de publicité sensationnelle, et l'annonce ne devait consister qu'en une simple énonciation d'un fait. Les journaux français ne tardèrent pas à suivre ceux d'Angleterre. En France, le journal moderne remonte à la fondation de *La Presse* en 1836 ; jusque là *Le Constitutionnel*, *Les Débats*, *La Quotidienne*, *Le Journal de Paris* se payaient quatre-vingts francs par abonnement. *Le Constitutionnel* avait vingt mille abonnés. *La Presse* se payait quarante francs par abonnement et Émile de Girardin, son fondateur, trouvait moyen de combler le déficit au moyen des annonces. Puis *Le Siècle* fut fondé sur le même plan.

Aux États-Unis où l'annonce se fait presque sans compter, les statistiques d'avant-guerre, c'est-à-dire, en 1911, démontrent que la dépense annuelle en publicité était estimée à \$460,000,000 pour les quotidiens et à \$60,000,000 pour les périodiques. La proportion doit être à peu près la même pour le marché canadien bien que les chiffres soient infiniment plus modestes.

Ernest LÉGARÉ,

de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

L'ÉDUCATION MUSICALE

“ L'éducation de l'homme commence à sa naissance. ”

J.-J. ROUSSEAU.

Shakespeare, le grand poète anglais, n'y allait pas de main morte pour fustiger les êtres récalcitrants à la musique. Dans son *“Marchand de Venise”* il les considère comme *“propres aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines”* et ne voyant que du noir dans leurs affections il dit à l'univers : *“Défiez-vous de l'homme dépourvu du sens musical et qui ne ressent aucune émotion par le concert des sons harmonieux.”*

Il a, sans doute, abusé au suprême degré de la licence poétique dans ses quelques vers consacrés aux non-musiciens ; car, combien de gens parfaitement honnêtes et sincères dans leurs affections n'aiment pas la musique, ou ne savent aucunement participer aux jouissances qu'elle procure ? Cependant, tout en faisant la part d'une forte exagération chez cet auteur, il n'en est pas moins vrai que l'éducation musicale est, entre toutes, celle qui éveille chez l'homme les plus délicates sensibilités, et que ceux qui n'en ont pas l'intelligence sont vraiment à plaindre. Ils sont myopes aux beautés de la nature, et partant, la joie qu'ils en éprouvent, quoique vive et réelle, ne l'est qu'en demi-mesure.

Toute la nature est une musique. Les artistes-peintres savent en analyser les tons et nous les reproduire sur la toile. Les savants en analysent les causes et nous livrent ses mystères en chiffres et en formules exactes. Les musiciens en analysent les ondes sonores, et nous les présentent dans un chant ou dans une symphonie. La musique est donc trois choses par elle-même, savoir : un Art, une Science et une Langue. Par le premier elle aura pour but de poétiser ou de peindre tout ce qu'elle trouvera dans la nature ; par la seconde elle fera connaître les vérités mathématiques et les formules dont elle se sert, et enfin, on entendra son langage dans un chant, soit celui d'un instrument ou celui de la voix humaine.

En partant de ce principe, il semblerait facile de se pénétrer de l'importance d'une éducation musicale ; mais, dès maintenant se présente une autre considération, celle de savoir si on doit franchir la ligne de démarcation entre l'amateur et le professionnel. La question peut être tranchée en peu de mots.

Toute instruction élémentaire a pour but de développer et de préparer l'intelligence à une étude plus avancée. C'est dans le cours de ces études que les talents particuliers se manifestent pour telle ou telle matière. Il en est ainsi pour la musique. Quiconque étudie le solfège, à l'aide d'un instrument ou non, n'apprend que l'alphabet de la musique. L'avenir seul dira si l'élève aura le talent de former des syllabes et des phrases musicales. Chose certaine, il saura du moins les lire, ce qui est déjà une faculté précieuse ; et du fait, il passera de la catégorie des ignorants en musique à celle des amateurs, car il possèdera les éléments rudimentaires de la *“Langue Musicale”*.

En persévérant dans ses études, il entrera dans les éléments du Rythme, de l'Harmonie et du Contrepoint où il trouvera les chiffres et les formules qui régissent la composition. Ici de nouveaux horizons se dessinent grâce à ses connaissances de la *“Science Musicale”*, et de simple amateur, il devient artiste-amateur, dont l'âme saura vibrer davantage aux conceptions idéales d'une âme sœur. Il ne lui reste plus qu'à faire le pas pour devenir professionnel, et ceci est purement une matière de goût et de circonstance. *“L'Art Musical”*

accueillera l'amateur avec ses seuls charmes s'il ne lui demande rien.

En ce qui concerne l'éducation musicale de vos enfants, ne vous semble-t-il pas, cher lecteur, que les vôtres devraient avoir au moins le bénéfice d'une instruction rudimentaire ? Le talent musical n'est pas rigoureusement héréditaire. Si vous n'êtes pas médecin, est-ce une raison pour que votre enfant ne le devienne pas ? Si, donc, vous n'avez pas de goût pour la musique, ni même de dispositions, ce n'est pas une raison pour que votre enfant soit nécessairement dans le même cas. Il n'y a pas, que je sache, une seule institution d'éducation dans notre province où l'on n'enseigne pas la musique, soit le piano, le violon, ou qui n'ait pas son chœur de chant juvénile. Or, tout enfant peut y apprendre le solfège dès les premières années, s'il le ne possède pas déjà. Si l'entourage de l'enfant, à la maison, n'est pas musical, raison de plus pour le laisser pénétrer dans un milieu où ses oreilles pourront entendre un peu de musique. Peu à peu son talent se développera et avant longtemps, son sens musical lui dictera sa préférence pour tel instrument, que vous vous empresserez de lui procurer pour la joie nouvelle d'avoir de la musique au foyer. On pourrait citer des centaines de cas où ce fait s'est répété et les parents sont encore à se demander quelle fée est passée chez eux.

La nature est la fée la plus bienfaisante qui soit. C'est en lui permettant d'opérer que l'enfant se révèle ce qu'il est, sensible à la musique. Donnez à votre enfant une éducation musicale dès le début, car la musique est le langage de l'âme, et il n'est pas un enfant dont l'âme ne parviendra pas à comprendre et à parler la langue qui lui sied le mieux.

Ceci dit, il faut ajouter que l'éducation musicale doit être encouragée mais jamais forcée. Tout cercle a un centre, et s'il évolue c'est qu'il a un pivot. Or le pivot du cercle musical, pour lui, sera le professeur. Un maître sympathique qui saura capter la confiance de son élève, sans faiblesse et sans dérogation de son devoir d'autorité, est préférable pour le commençant au plus grand artiste du monde, pourvu qu'il soit également bon musicien. C'est lui (ou elle), qui façonnera pour ainsi dire le caractère musical de l'enfant, et développera son sens artistique en même temps que les autres lui inculqueront les éléments qui en feront un homme instruit. Il faut donc surveiller les études de près, s'enquérir des causes qui lui rendront les leçons désagréables et effectuer les changements nécessaires s'il y a lieu, jusqu'à ce que le vrai maître soit trouvé. Car, s'il est mal commencé et que le malaise persiste, il s'en ressentira toute sa vie, et selon Fénelon : *“Les premières habitudes sont les plus fortes.”* Il serait regrettable qu'elles fussent mauvaises.

Enfin, ne bercez pas l'espoir que votre enfant soit un prodige. Remerciez plutôt le Seigneur qu'il ne soit qu'un talent. Contentons-nous de donner à nos enfants les facilités de découvrir et de développer leurs talents que nous ne connaissons pas encore. C'est par l'étude que ces talents se révéleront, par l'étude qu'ils croîtront et par l'étude toujours qu'ils se manifesteront en une faculté peut-être supérieure à toute autre. Nous n'avons pas le droit de leur refuser les moyens de cultiver un art qui fera leur âme meilleure.

Il faut donc profiter de toutes les occasions possibles pour seconder le travail du professeur, en leur faisant entendre de la bonne musique et en leur procurant les facilités d'en faire entre eux. Il faudra même s'imposer de lourds sacrifices si l'enfant manifeste une préférence pour ce genre de distraction, car c'est là une preuve indiscutable de l'existence d'un réel talent et le gage précieux d'une intelligence bien développée. Ne détruisons rien de cette fleur qui pousse, car elle fleurira en votre propre cœur pour répandre son parfum sur votre vieillesse, et sur la leur lorsque vous ne serez plus.

Léopold CHRISTIN,
de la Société des Arts, Sciences et Lettres

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA TUBERCULOSE

QUELQUES NOTIONS D'ORDRE PRATIQUE

DR J.-A. LABERGE, DE L'HOPITAL LAVAL.

(Écrit spécialement pour le *Terroir*, (suite), par le docteur J.-Arthur LABERGE, médecin résidant de l'Hôpital Laval.

Nous avons déjà dit combien nous étions convaincu de l'importance de l'éducation du public dans la lutte contre la tuberculose ; nous invitons les lecteurs du *Terroir* à lire avec toute l'attention nécessaire les quelques pages que nous nous proposons d'écrire pour eux, périodiquement, convaincu que nous sommes que les notions qu'ils y puiseront, ils seront très heureux un jour de les posséder, soit dans leur intérêt personnel, soit dans l'intérêt de quelqu'un qui leur est cher.

DÉFINITION DE LA TUBERCULOSE

La tuberculose est une maladie infectieuse, produite par la présence et le développement dans l'organisme d'un germe minuscule, appelé bacille, découvert par le savant allemand Koch, en 1882.

Ce bacille est un petit être, ayant la forme d'un bâtonnet, qui ne peut être vu qu'au microscope.

Lorsque ces bacilles pénètrent dans l'organisme, (nous verrons un autre jour ses divers modes de pénétration), ils commencent par se choisir une position, puis travaillent surnoisement leur affaire pour rendre les tissus qui les environnent favorables à leur vie et à leur développement.

Ils forment des substances chimiques, les toxines, pour atteindre et détruire les cellules de ces tissus environnants. Ces tissus se défendent : la guerre est déclarée.

C'est alors que les cellules du tissu affecté appellent d'urgence pour se défendre les globules blancs du sang, lesquels se placent autour de cet amas de cellules attaquées : cela forme un petit nodule, ou "tubercule", d'où vient le nom de "tuberculose".

Si les cellules du tissu attaqué ont assez de vitalité, avec l'aide des globules blancs, pour être victorieuses, les bacilles sont détruits ; sinon les bacilles triompheront, y feront leur nid, vivront et s'y multiplieront.

(Cette lutte se répète d'ailleurs chaque fois que ces bacilles entrent dans l'organisme ; et c'est pourquoi le principal point de traitement est de viser à garder toujours ferme la résistance de l'organisme et des tissus.)

Ce tubercule ressemble beaucoup à un petit "bouton" ou encore à un petit furoncle ou "clou", bien que, au début, beaucoup plus petit.

Vous avez remarqué souvent qu'un furoncle fait son apparition, rougit et s'enflamme, mais ne se rend pas jusqu'au ramollissement et à la suppuration, les germes infectieux n'ayant pas pu rendre les tissus favorables à leur développement. Il en est ainsi pour le tubercule ; et, comme question de fait, dans les débuts de la tuberculose, il y a peu de tubercules qui ramollissent. Ils peuvent ainsi être présents dans l'organisme, dormants, pendant des années, sans faire assez de progrès pour causer une destruction de tissu appréciable.

La tuberculose peut atteindre et se développer dans toutes les parties du corps humain : les glandes, les articulations, les os, les reins, la gorge, les intestins ; mais son foyer de prédilection est le poulmon.

QUI PEUT CONTRACTER LA TUBERCULOSE ?

Tout individu peut en être atteint. Nul n'est trop jeune ou trop vieux ; trop gras ou trop maigre ; trop fort ou trop faible ; trop riche

ou trop pauvre ; la tuberculose se trouve chez le citadin tout comme chez l'homme des champs.

On admet aujourd'hui que la première infection a lieu dans l'enfance, et qu'une moyenne d'au moins 80 à 90% des gens ont un foyer latent de tuberculose qu'ils ont contracté n'importe où dans leur jeune âge.

Il arrive alors trois alternatives : ou bien la dose est assez massive, la résistance peu considérable ; dans ce cas l'enfant est emporté rapidement. Ou bien l'enfant oppose une assez forte résistance pour détruire le bacille, (ce qui est exceptionnellement rare). Ou bien, c'est le cas ordinaire, l'enfant n'arrive pas à détruire le bacille, et il reste avec un foyer latent (dormant) de tuberculose.

Dans cette dernière circonstance, les bacilles demeurent dans les tissus, ordinairement jusqu'à ce que cet enfant devienne un adulte. Ils peuvent rester inactifs pendant des années, même pendant la vie entière de l'individu ; de même qu'ils peuvent devenir actifs n'importe quand, lorsqu'ils rencontreront des conditions favorables à leur développement.

En outre de cette primo-infection il y a, c'est entendu, les réinfections de toutes sortes, contact direct avec les tuberculeux, poussières véhicules de bacilles, etc., etc., dont il faut tenir compte et qui contribuent pour une large part dans l'expansion de la tuberculose.

Lorsque le bacille tuberculeux, pénétré dans l'organisme, trouve des conditions favorables à son développement et à sa multiplication, trois choses peuvent encore arriver : Ou bien 1° la résistance des tissus augmentera et détruira le bacille : foyer guéri ; ou bien 2° la résistance des tissus n'arrivera pas à détruire le bacille mais sera suffisante pour le tenir en échec : et alors on aura un foyer quiescent ou dormant ; ou bien 3° les bacilles rencontreront des conditions propices à leur développement, briseront le petit mur qu'étaient venu construire les globules blancs, se répandront, produiront de nouveaux foyers : alors c'est la maladie qui évoluera. Et si un grand effort ne se fait pas pour l'enrayer, les foyers se multiplient, le patient perd des forces, perd du poids, se consume : c'est la consommation mot latin : (*consumere*).

Comme conclusion de ce chapitre, nous pouvons déduire que les moyens les plus efficaces dont nous disposons actuellement dans la prévention de la tuberculose sont bien : une plus grande protection de nos enfants pendant les premières années de leur vie, et le maintien d'une bonne résistance individuelle, surtout entre les âges de quinze à trente ans.

Dr J.-Arthur LABERGE,
de la Société des A. Sc. et L.



La jeune poésie canadienne

“ Un autel que rencontre une femme a toujours
 “ Quelque chose à lui dire.” HUGO.

Devant l'autel de la patrie symbolisé par le berceau, la maison ancestrale et l'antique clocher du village, s'est émue Madame Henry Doyle, membre de la Société des Poètes Canadiens-français. A nous faire partager la douceur de son émotion, Madame Doyle met une poésie pénétrante et timide à la fois, une poésie qui est une touchante évocation d'un cœur de mère. Voici comment, dans le langage de l'amour maternel, elle s'adresse à son fils au berceau :

NE GRANDIS PAS TROP VITE

*Ne grandis pas trop vite,
 J'aime mieux qu'un discours
 Le gazouillis sans suite
 Que tu fais tous les jours.*

*Ne grandis pas trop vite,
 Dors, là près de mon cœur,
 Dans ta main si petite
 Est la clé du bonheur.*

*Ne grandis pas trop vite,
 J'ai peur des au-revoir,
 J'ai peur que tu me quittes,
 J'y songe chaque soir.*

*Ne grandis pas trop vite
 Dans ton beau petit lit
 Qu'une aile d'ange abrite,
 Reste toujours petit !*

*
 * *

Parcourant la route de son village après une longue absence, elle y rencontre d'anciens amis qui ne savent déjà plus la reconnaître :

*“ Et leurs yeux pleins de doute
 M'ont fixée inquiets, fouillant leur souvenir ”*

remarquera-t-elle. Élevant alors son regard, elle distingue l'envol rapide des nuages fuyant vers des destinations inconnues et ce tableau impose aussitôt à son esprit le retour que traduisent les réflexions suivantes :

*“ Les nuages passaient emportés par le vent.
 “ Hélas ! mes souvenirs, vous aussi bien souvent
 “ Vous fuyez loin de moi, la tempête vous chasse
 “ Et comme un pauvre essaim dont les ailes sont lasses
 “ Vous allez où s'en vont le nuage et le vent ! ”*

Mais elle poursuit bientôt son pèlerinage et revoit le clocher de sa vieille église qu'elle détache d'un trait vigoureux :

*“ Il darde encor le ciel et donne la hantise
 “ D'un séjour de bonheur... ”*

Et lorsqu'enfin son pied franchit le seuil hospitalier de la maison paternelle, elle constate avec attendrissement que

*“ Le doux souvenir et l'ombre légère
 “ Pour me recevoir sont vite accourus.”*

Madame Doyle écoute donc les voix de la patrie, elle en comprend l'intensité et elle les aime. Elle aime les vieilles choses qui font l'objet de ses chants assurément avec admiration mais aussi avec ce respect qui est le couronnement de l'admiration, de même que l'affection achève et complète en nous une impression subie, une émotion de l'âme. Et nous ne saurions mieux faire que de nous joindre à elle pour émettre à ce sujet un vœu bien sincère. Nous l'empruntons à un poème intitulé : “ Mon Village ” :

*“ Aux choses du passé, Dieu laisse encor la voix,
 “ Une voix qui nous parle du temps d'autrefois,
 “ Et dont le timbre doux chante en nous une gamme
 “ De bons vieux souvenirs qui retiennent notre âme,
 “ Aux choses du passé, mon Dieu, laisse la voix ! ”*

Jean-Paul LESSARD.

(Extrait d'une conférence de M. Jean-Paul LESSARD, E. E. D. à une séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres.)



Paysage et scène du terroir.—Une “fête” au sucre au cours d'un joli printemps, fin-mars ou mi-avril.

A travers les visions fugitives et les impressions durables d'un voyage dans l'Ouest Canadien.

G.-E. MARQUIS

L'avenir de nos compatriotes

Tous ceux que nous avons rencontrés depuis notre arrivée s'empressent de nous demander ce que nous pensons de la survivance de nos compatriotes établis dans les plaines de l'Ouest. Nous entendons "survivance" ici avec tous les traits caractéristiques qui se rattachent à notre origine. Jusqu'à quel point peuvent-ils et pourront-ils surtout à l'avenir se faire reconnaître comme groupe distinct, au milieu des autres, c'est-à-dire sans perdre rien de ce qui se rattache à leur entité ?

Seront-ils tour à tour complètement noyés dans la mer d'immigrants de toutes sortes qui déferle chaque année sur ces vastes plaines ? Il serait bien difficile de pronostiquer sur ce point, surtout après un voyage aussi peu prolongé à travers cet immense pays. Mais l'impression qui se dégage de ce que nous avons vu et entendu, c'est qu'il restera encore pendant longtemps des noyaux où nos compatriotes auront l'illusion de se trouver toujours dans la province de Québec, entre autres dans quelques paroisses aux alentours d'Edmonton et de Winnipeg.

Il n'y a pas de doute que si les deux ou trois millions de compatriotes que nous avons aux États-Unis s'étaient dirigés vers l'Ouest canadien, depuis un demi-siècle, nous aurions là un élément de force considérable et nous pourrions, dans certaines provinces, jouir de la suprématie du nombre et, par conséquent, de la force qui s'en dégage. Mais comme nous ne pouvons pas revenir en arrière, il est inutile de déplorer ce fait.

Toutefois, nous aimerions encore cent fois mieux voir les Canadiens français de la province de Québec, qui sont pris du goût de l'aventure, se diriger vers les trois provinces de l'Ouest, pour y tenter fortune, que de les regarder partir pour aller servir de bêtes de somme, de l'autre côté de la 45e ligne.

Mais avant de quitter la province de Québec, l'on ne devrait pas oublier que, dans les plaines de l'Ouest, pas plus d'ailleurs qu'aux États-Unis, nos compatriotes ne pourront jouir des droits et des privilèges dont ils ont le libre exercice ici.

Ainsi, ils trouveront bien, dans la Saskatchewan, une certaine tolérance, au point de vue scolaire, mais du jour au lendemain, on peut adopter, là-bas, quelque chose comme un règlement 17, ou même pire, sans qu'ils puissent opposer une force assez puissante pour empêcher un traitement arbitraire.

D'autre part leur intérêt personnel, au point de vue langue, est aux antipodes des intérêts nationaux. C'est-à-dire que le Canadien français qui lutte aveuglement pour le maintien du verbe français, érige une barrière entre lui et ses enfants qui, eux, auront un besoin absolu de l'anglais pour faire leur chemin, puisque tous les immigrants qui arrivent dans l'Ouest s'empressent d'apprendre la langue anglaise et se font en peu de temps une mentalité nouvelle, appropriée à de nouveaux besoins.

Nos compatriotes souffriront encore, en bien des endroits, du matérialisme qui s'affiche partout et de l'absence de ce groupement paroissial dont ils jouissent dans la province de Québec.

Toutefois, malgré tous ces inconvénients et les déboires qui pourront en résulter, mieux vaut encore, au point de vue

national, que nos compatriotes émigrent vers l'Ouest, que d'aller se perdre dans le creuset yankee.

Ajoutons, cependant, qu'il y a, dans la province de Québec, de l'espace, de la lumière, du soleil et de la bonne terre pour tous ceux qui veulent travailler et se donner de la peine, puisqu'il en est de chez nous comme du jardin de la fable, "c'est encore le fond qui manque le moins".

Réceptions

Nous avons hâte de déclarer avec quelle cordialité et quelle sympathie nos compatriotes sont venus au devant du groupe de l'Université de Montréal pour lui souhaiter la bienvenue et aussi pour avoir des nouvelles des "gens de l'Est", comme on nous appelait.

La plupart d'entre eux ne disent pas, comme les immigrants européens, que leur chez eux ou "home" c'est toujours la place natale. Non, puisque la majorité des québécois que nous avons rencontrés, tout en conservant un excellent souvenir de la province de Québec, ne parlent pas d'y retourner.

Le blé les fascine toujours, parce qu'ils y voient comme des pépites d'or devant leur donner, dans un avenir rapproché, une fortune qui les rendra alors indépendants. Chaque fois que nous nous sommes arrêtés, et dans toutes les villes où nous sommes descendus, des groupes plus ou moins considérables sont venus à notre rencontre et nous ont offert des places dans leurs autos pour nous faire visiter les endroits les plus intéressants de la localité.

Des réceptions officielles eurent lieu à maints endroits, organisées par nos compatriotes, et nombreux furent les dîners offerts en notre honneur. Il fallait voir avec quel intérêt et quelle joie ils suivaient des yeux et des oreilles les orateurs de la province de Québec, qui se faisaient entendre et qui leur rapportaient quelques paroles d'amitié, de parents ou d'amis laissés là-bas.

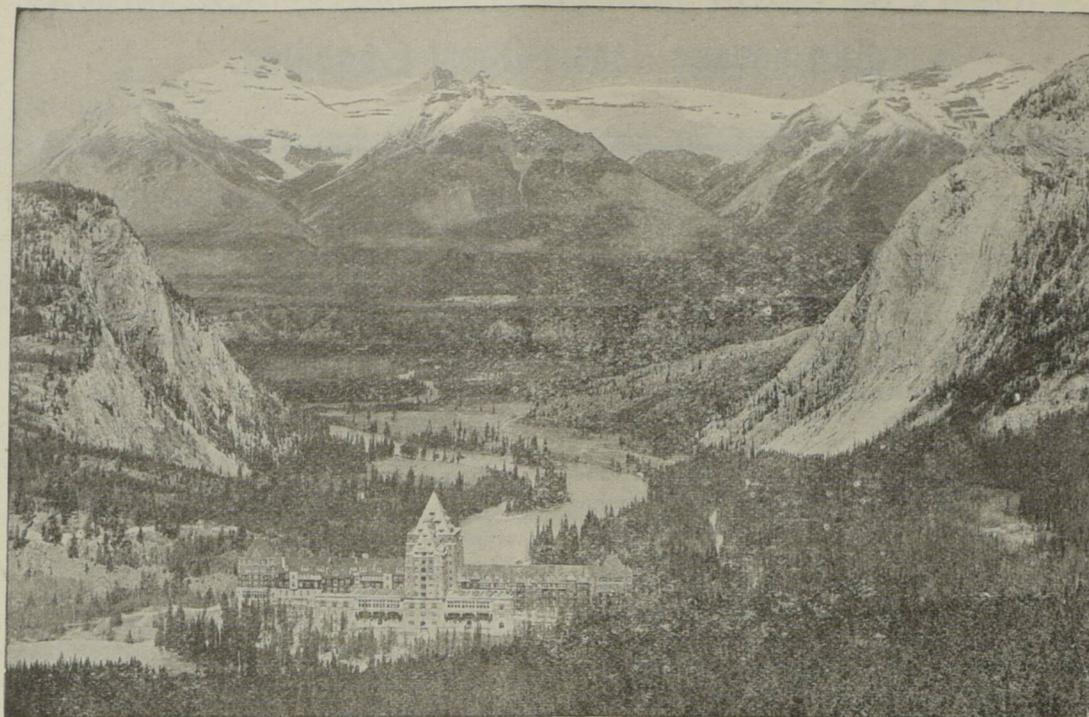
Quelques-uns de ces compatriotes occupent des postes très élevés, nous ont exposé les problèmes de l'Ouest se rattachant à nos compatriotes, et la plupart se sont montrés optimistes, quant à l'avenir des nôtres.

Mais une note que nous avons entendu souvent répéter et qui nous paraissait refléter un sentiment général, c'est que la visite de ce groupe universitaire a été pour nos compatriotes de l'Ouest d'un appoint considérable, parce qu'elle les a mis en vedette, jusqu'à un certain point, et surtout parce qu'elle leur a donné un crédit considérable auprès des autres groupes qui habitent ces plaines.

De savoir que l'institution d'enseignement la plus importante de la province de Québec déluguait vers les groupes français de l'Ouest canadien comme une phalange de ses hommes les plus en vue, pour leur faire visite d'abord, s'intéresser ensuite à leur sort et se rendre compte de leur position actuelle, de ce fait seul nos compatriotes ont reçu comme un regain de fierté, et, se sentant appuyés de notre sympathie, ils déclarent qu'il leur sera plus facile à l'avenir de marcher le front haut et de revendiquer tous leurs droits.

"Revenez à tous les ans nous faire une visite semblable et dans cinq ans nous aurons fait plus de chemin, à tous les points de vue, dans l'Ouest, qu'abandonnés à nous seuls, pendant un quart de siècle."

Ajoutons, pour être juste, que les autorités, quelles qu'elles fussent, ont aussi accueilli cette mission universitaire avec



L'Hôtel Banff et la vallée de la rivière Bow dans les Rocheuses.

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Les majestueux paysages
du Terroir.



Vue à vol d'oiseau de l'Hôtel et du lac Louise, dans les Rocheuses.

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

toute la déférence et même avec toute la sympathie que l'on pouvait désirer. Des hommes distingués de langue anglaise se sont fait un devoir et un honneur de nous adresser la parole en français, et des relations très cordiales se sont établies entre eux et les chefs de notre groupe.

Entente cordiale.

Nous sommes assurés que l'entente sera d'autant plus persistante entre les différents groupes de l'Est et de l'Ouest, que leurs relations seront plus fréquentes et que nous aurons plus de points de contact.

Nous ne pouvons pas avoir la même mentalité, parce que les groupes ethniques ne sont pas les mêmes et que, d'autre part, les conditions sociales et économiques sont aussi tout à fait dissemblables. Pour s'entendre, il faut donc mieux se connaître, afin de mieux approfondir les problèmes qui sont propres à chaque peuple, comme aussi à chaque partie du pays.

C'est pourquoi nous sommes d'avis qu'aucun homme public ne doit ignorer l'Ouest, s'il veut avoir les connaissances nécessaires pour imprimer une direction sage à ceux qui lui sont confiés, et je fais cette déclaration en pensant non seulement aux hommes politiques, mais aussi à ceux qui sont chargés d'enseignement, profane ou religieux.

Ce n'est pas en se fermant les yeux ou en se plongeant la tête dans les ténèbres, à la façon de l'autruche qui s'enfouit le chef dans le sable, à l'approche d'un danger, que nous trouverons la solution aux difficultés qui se présentent à chaque instant, dans un pays aussi vaste que le nôtre, aux aspects et aux conditions si différentes, suivant que l'on se trouve dans l'Est, dans le Centre ou dans l'Ouest.

D'accord avec nous.

Nous avons rencontré, dans la Colombie-Anglaise, entre autres, certains groupes dont la mentalité a subi une dévia-

tion considérable depuis quelques années et qui sont peut-être plus fortement entachés que nous, de la province de Québec, de nationalisme, ou plutôt de canadianisme.

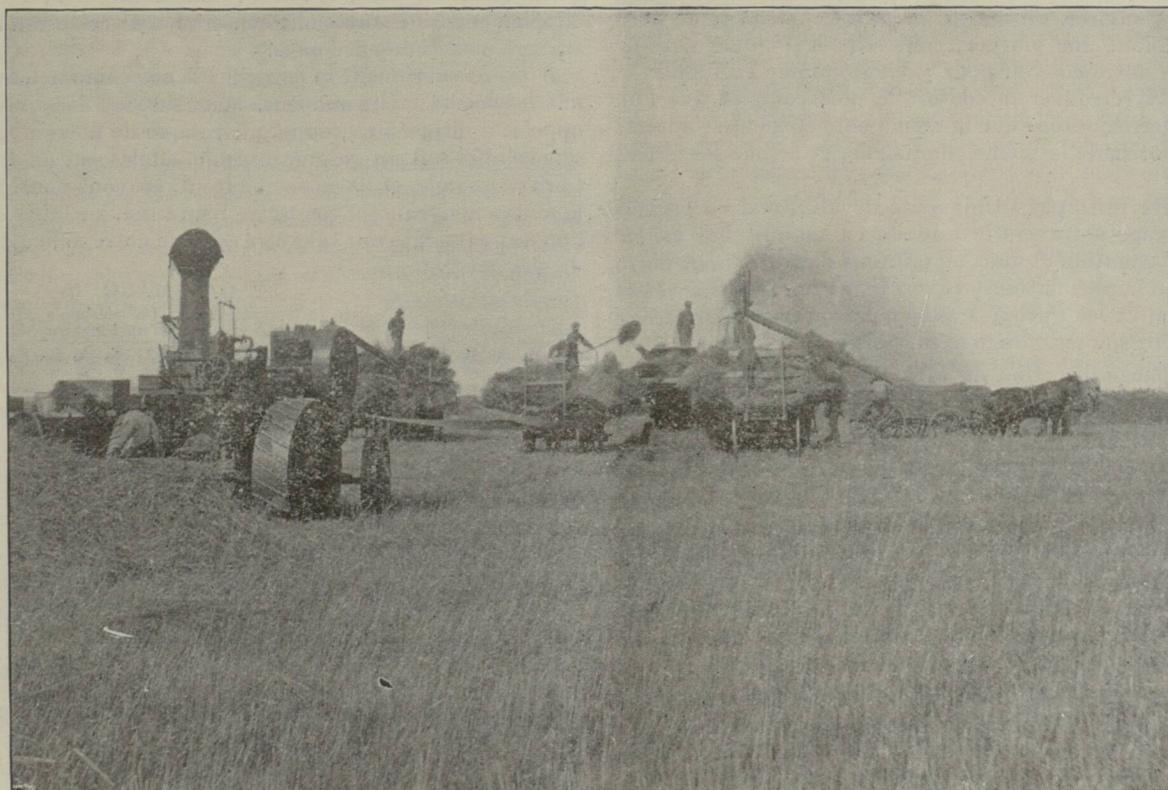
A tort ou à raison, l'on trouve que les Canadiens, les vrais Canadiens, ou comme on les appelle, les "Native Sons of Canada", ne reçoivent pas, de la part des autorités, l'attention qu'ils méritent et que, dans bien des endroits, ce sont les nouveaux venus qui accaparent les meilleurs morceaux et les meilleures positions.

L'on déclare même que nous devrions tout d'abord penser aux intérêts du Canada avant de songer à ceux de l'Angleterre ou de l'Empire, et que tous nos problèmes devraient être résolus par nous, sans que nous soyons obligés, à chaque instant, d'en appeler à la Grande-Bretagne.

L'État colonial semble commencer à peser sur le dos de certains nationalistes de l'Ouest, et s'ils ne demandent pas l'affranchissement immédiat des liens qui nous retiennent à l'Empire Britannique, ils n'en maugréent pas moins contre l'état de sujétion que nous subissons de ce fait.

Ils trouveront même que le pacte fédéral nous étreint dans des liens trop resserrés et que nous devrions avoir une charte nous accordant des droits assez étendus pour nous permettre de légiférer en toute occasion, sur les besoins du Canada, sans avoir à demander de nouveaux pouvoirs au parlement de la Grande Bretagne.

Ces propos, tenus publiquement, par un orateur distingué de la ville de Vancouver, n'ont pas été sans étonner les visiteurs de l'Est. Ces déclarations n'ont pas été, non plus, sans plaire à nos oreilles, puisque, comme le disait celui qui répondait au nom du groupe universitaire, "Si, nous, Canadiens français, nous ne pouvons exprimer aussi ouvertement ce que nous pensons à ce propos, nous ne pouvons cacher que, depuis longtemps, nous avons posé des actes, dans la province de Québec, qui illustrent notre façon de concevoir à ce sujet."



Dans les provinces de l'Ouest.— Le battage du blé se fait sur le champ, au moyen de puissantes machines à vapeur, puis la précieuse céréale est immédiatement transportée aux élévateurs, en attendant un acheteur.

Le mouvement qui a été mis en marche par le club des "Native Sons of Canada", de Vancouver, aura-t-il des suites ; se propagera-t-il dans les plaines de l'Ouest et ira-t-il déferler jusque sur les côtes de l'Atlantique ? Nous ne saurions le dire. Mais de constater que tel mouvement est parti dans la province la plus anglaise de l'extrême Ouest du Canada, où une immigration considérable a, en quelque sorte, mis mal à l'aise les autochtones de la province et créé des problèmes nouveaux par la concurrence, cela nous donne à penser que, s'il est bien conduit, ce mouvement pourrait s'étendre à bien d'autres endroits du Canada, où les nouveaux venus semblent en mener plus large que les pionniers, les défricheurs et les fils naturels du Canada.

Reconnaissance.

Les promoteurs de ce voyage à travers le Canada méritent tous les compliments et toutes les félicitations de ceux qui avaient répondu à leur appel.

D'autre part, la réputation de la compagnie du Pacifique Canadien est trop bien établie pour qu'il soit nécessaire d'appuyer longuement sur ses mérites.

Les promoteurs de ce voyage à travers le Canada méritent tous les compliments et toutes les félicitations de ceux qui avaient répondu à leur appel.

D'autre part, la réputation de la compagnie du Pacifique Canadien est trop bien établie pour qu'il soit nécessaire d'appuyer longuement sur ses mérites.

Nous dirons tout simplement que le programme et l'itinéraire tels que tracés, ont été suivis à la lettre et à la minute, et que, pendant vingt-et-un jours, jamais le moindre petit retard, ni contretemps n'est venu jeter l'ombre la plus légère sur les plaisirs de ce voyage.

Le service à l'intérieur du convoi était parfait et un groupe royal n'aurait sans doute pas reçu plus d'attention que nous pendant ce trajet.

Lorsqu'il nous fallait quitter le convoi pour aller aux hôtels ou dans les navires, ou encore dans les chalets, pour nous reposer pendant une journée, nous avions toujours hâte de retourner à notre convoi, pour y vivre comme en famille et aussi pour y retrouver le confort le plus complet que l'on puisse désirer. Ajoutons que la même note élogieuse s'adresse aussi aux hôtels de la même compagnie, et à tous ses autres services.

L'initiative prise par l'Université de Montréal en organisant ce voyage à travers le Canada en est une qui mérite aussi notre attention et nous ne saurions dire trop haut notre appréciation la plus flatteuse envers le recteur de l'Université de Montréal et les quelques autres personnalités de marque qui formaient son entourage le plus intime.

Sous la haute direction de Mgr Piette, le groupe universitaire a été reçu dans tous les milieux, et partout on nous a fait l'accueil le plus favorable.

Jamais on ne pouvait désirer un homme mieux qualifié que le recteur de l'Université pour battre la marche dans une telle excursion. Ses connaissances variées, la richesse de son vocabulaire, son tact constant et la délicatesse de ses procédés, ont été admirés non seulement par les excursionnistes, mais par tous les habitants de l'Ouest qui sont venus en contact avec lui.

Le problème agricole.

Terminons ces notes brèves en disant que notre attention s'est portée tout particulièrement vers l'agriculture et les problèmes qui en découlent, dans les provinces de l'Ouest, et c'est pourquoi nous avons parfois laissé le groupe des excursionnistes pour aller, en compagnie d'une couple de compagnons, visiter les campagnes et les habitations des cultivateurs de l'Ouest.

Nous avons eu aussi l'avantage d'aller voir les différentes écoles d'agriculture, de même que les fermes expérimentales de ces quatre provinces de l'Ouest. C'est là que nous avons pu constater le travail de laboratoire considérable qui se fait dans ces écoles d'agriculture et les expérimentations de toutes sortes que l'on effectue sur les fermes expérimentales, de même que dans les fermes forestières.

Les plaines dénudées d'arbres, s'en couvriront bientôt, et l'on s'efforce d'y introduire des essences qui résistent au climat de ces prairies. Déjà les villes sont assez bien boisées, et les villages recherchent aussi la verdure. C'est pourquoi les fermes forestières distribuent, chaque année, des plants variés par millions à tous ceux qui lui en font la demande.

Dans chaque capitale, nous sommes allés rencontrer les officiers du département d'agriculture et nous leur avons demandé autant de renseignements que possible sur les conditions agricoles de chaque endroit.

La statistique agricole, entre autres, a été discutée, et nous nous sommes rendu compte de la façon dont ces statistiques sont recueillies dans ces provinces, et nous espérons que, des discussions qui se sont engagées à ce sujet, jaillira un jour une méthode uniforme et efficace, que l'on pourra appliquer avec la même efficacité dans toutes les provinces du Dominion.

Mot de la fin

Voilà brièvement esquissées, quelques-unes des visions et des impressions que nous avons remportées de l'Ouest et que nous avons jetées au hasard, sur le papier, sans avoir eu le temps de les mieux coordonner. Toutefois, nous croyons qu'il vaut mieux les rapporter au moment où elles sont encore toutes fraîches à l'esprit que d'attendre plus tard, de crainte que la mémoire infidèle en laisse s'évaporer quelques-unes.

Encore une fois, nous ne croyons pas que cette visite dans l'Ouest nous ait permis d'approfondir aucune des questions qui se présentaient et nous ne voudrions pas non plus porter un jugement hâtif sur aucun des sujets que nous avons abordés, mais, toutefois, nous avons tenu à vous dire simplement les impressions conservées de cette randonnée à travers notre immense pays.

Nous ne saurions trop conseiller à nos compatriotes qui en ont les loisirs et les moyens, mais surtout à ceux qui sont appelés à diriger un groupe quelconque de notre population, que celui-ci soit un groupe juvénile, adolescent ou adulte, de faire ce voyage, et ils en reviendront, croyons-nous, avec des horizons nouveaux et peut-être bien aussi, quelques idées que l'on ne peut concevoir sans être sorti de notre milieu social, ni de son habitat.

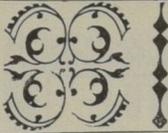
G.-E. MARQUIS

de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

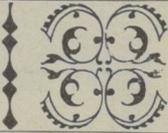


Baie des Anglais, à Vancouver.

Courtoisie du Pacifique Canadien.



LA PREMIERE FORME DES PATRIMOINES



FONDER DES FOYERS

La première forme des patrimoines et, sans contredit, la plus vivante, est bien le foyer chrétien. C'est là que s'élaborent les traditions saintes servant à fortifier et à élever les fils d'une même lignée. Ce foyer, c'est la maison paternelle chantée par les poètes, accessible à tout citoyen honnête qui sait lui sacrifier son travail et ses sueurs. C'est le centre par excellence de la cellule sociale qu'est la famille et le mot "maison" évoque dans tous les cœurs bien nés des souvenirs d'une force extraordinaire pour la transmission des plus puissantes vertus.

Je me souviens avoir visité autrefois un foyer idéal. Le rappel des impressions profondes que j'en ai recueillies servira, en terminant, à concrétiser l'idée dominante de cette causerie :

"Nous allons dans un endroit historique dont le nom, pour les âmes ferventes, est synonyme d'espoir... A l'aube d'un jour clair, gravissez quelque sommet d'où vous pourriez scruter l'horizon à cent milles à la ronde, et vous apercevrez un clocher presque neuf s'élançant fièrement dans l'aurore, si les teintes sont séduisantes et se dessinent mieux qu'ailleurs sur un fond bien découpé : c'est là ! Inclinez alors légèrement votre lunette au sud et vous verrez le "Sept" bon premier à saluer le jour qui s'avance.

Après six milles de course de l'église, nous arrivons sur le haut d'une colline presque arrondie et richement ombrée : vrai site seigneurial qui prolonge sa domination à dix lieues, au-delà d'autres sites plus modestes échelonnés tout autour. Une maison est sise là, se mirant au soleil dans un grand manteau vert à longue traîne de pommiers, de pruniers, de cerisiers et de groseilliers, bordé de petits sapins, de lilas et de rosiers. En face un verger très joli et isolé sur un monticule où les rayons chauds caressent les branches courbées, les feuilles bruissantes et les fruits veloutés. Je voudrais vous détailler ces scènes trop faiblement esquissées ; de même la grande route somnolente où j'ai marché dans la pourpre du soir ; de même ce crépuscule qui m'a grisé sur la véranda ; de même aussi ce salon égayé par le chant et la musique s'harmonisant à la brise dans les arbres ; mais ma plume ne sait pas et il se fait déjà tard pour vous présenter ces gens qui continuent merveilleusement nos plus nobles traditions.

La famille en question est profondément canadienne. Les ancêtres reposent à l'ombre de nos saules pleureurs, comme reposent leurs aïeux. Le grand-père, un classique d'éducation et d'instruction, s'est établi sur une terre vierge par pur patriotisme. Il est l'un des premiers colons qui aient envahi ces domaines que les anciens loyalistes croyaient s'être réservé à tout jamais. Le père, à son tour, sait conserver et augmenter le patrimoine de famille dont il a hérité avec les plus mâles vertus ; il fait honneur à sa profession et à sa race.

Dans cette famille est une mère dont le mérite étonne. Elle est par excellence la femme forte de l'Évangile. Issue de parents également remarquables, puisque l'un des siens s'est distingué dans la magistrature, tandis que l'une des siennes se faisait contemplative pour se rapprocher davantage du Très-Haut, après avoir été supérieure d'une de nos plus illustres communautés enseignantes. Cette mère possède une éducation supérieure et une instruction académique complète. En plus, elle est excellente musicienne et cependant femme de cultivateur accomplie. Sous le toit béni qu'elle garde chrétiennement, quatre filles et deux garçons ont grandi et se sont instruits sans nul autre concours que le sien et celui de son époux. Cette mère qui s'occupe de tous les travaux de la ferme jusqu'au tissage au métier, n'aurait su confier à d'autres l'éducation et pas même l'instruction de ses enfants, si ce n'est une couple d'années pour faire graduer les filles, et les garçons n'eurent qu'à suivre les traditions de famille, le temps venu, en imitant par exemple un de leurs cousins qui est entré en possession de l'un des plus beaux biens de la place, après de fortes études classiques et avec le titre de bachelier en agriculture.

Si vous avez le bonheur d'être reçu dans cette admirable demeure, mon croquis vous reviendra sûrement en apercevant ces jolies blondes et brunes — aujourd'hui mariées probablement — à démarche dégagée, élégamment vêtues, sachant parler, lire et chanter en français et aussi... en anglais avec un accent parfait, sachant faire de la musique au piano et sur le violon, pendant que cette femme extraordinaire vous dira humblement qu'elle "ne joue plus du tout". Et si vos yeux se portent sur la bibliothèque, votre fierté canadienne grandira encore, puisque les premiers livres en évidence sont sur notre histoire.

Au retour, ce soir-là, le clocher m'apparut très fier, dans le mirage argenté d'un beau clair de lune. Je songeai alors que la croix qui le domine veille divinement sur les alentours. Je priai aussi que la Providence épargne ces foyers qui dorment dans une paix immense et, pour toute la terre, je rêvai cette paix douce et sereine de cette nuit pleine d'espoir... Cet inoubliable spectacle me remplit aussi de la plus intime confiance, quand je sens ma race aux prises avec les pires ouragans et j'ai alors l'intuition de l'épopée glorieuse qu'elle élabore dans les profondeurs du sol, accomplissant héroïquement les desseins de son Créateur. Depuis je crois, je crois infiniment que la Terre est souverainement bonne à ceux qui l'aiment."

Dans l'œuvre de Louis Hémond intitulée *Maria Chapdelaine*, l'auteur nous parle de voix entendues au moment où Maria se sentant désespérément seule, se demande : "Pourquoi rester ici et tant peiner et tant souffrir". Tous ceux qui sont morts pour que leur race vive, tous ceux qui ont peiné et souffert vont lui répondre dans le troublant silence nocturne. La première voix lui dit les charmes méconnus qu'elle hait : la semence, la moisson, les récoltes, la caresse de la brise, la beauté de l'automne, paix de l'hiver, où il est si bon de se retrouver au coin du feu dans la maison close lorsque au dehors la neige s'amoncelle et que le vent siffle. La deuxième voix lui dit : la douceur de la langue, ces noms qu'il nous est si doux d'entendre lorsqu'il s'agit d'amis et de parents éloignés. Et tandis qu'un peu émue, elle songe encore à la dureté du pays, une troisième voix, plus grande, plus persuasive s'élève : c'est la voix de Québec, celle, nous dit Hémond : "qui est à moitié un chant de femme et un sermon de prêtre". Elle dit la solennité du culte, la douceur de la langue, la splendeur du pays. Et Maria sent qu'il faut obéir à ces appels, qu'il faut s'attacher de plus en plus à la terre parce que c'est le salut de la race.

Maria Chapdelaine est bien le vivant symbole de la fidélité de l'âme canadienne : fidélité au culte, fidélité à la langue, fidélité à la terre si péniblement défrichée et pourtant si attachante. Maria incarne en quelque sorte la gardienne du patrimoine d'une race. Que sont au fond ces voix ? Ne sont-elles pas l'âme du patrimoine entendu comme un tout, comprenant notre avoir moral, intellectuel et économique. Et ce patrimoine, n'est-il pas une réalité très profonde et très belle qui flotte sur notre peuple à la chanson traînante des labours et parmi les rires de nos enfants ; cette âme pastorale dans la prairie, bûcheronne dans la forêt, religieuse dans la cathédrale et dans l'humble église, elle salue chaque matin, l'aube naissante, avec le premier appel de l'alouette dans les airs et, chaque soir, s'endort au berouement obscur des rêves millénaires. C'est une des grandes réserves où s'économise et se conserve de la force vive, de la force vierge, pour la vitalité canadienne. Oui ce patrimoine que chantent ces voix est une chose sainte. Nos poètes l'ont identifié à la race en le comparant à la vieille maison qui reste debout comme la nation, et fière encore, malgré sa vétusté, consciente de la gloire attachée à ses vieilles pierres qui rappellent la célébrité des aïeux aux générations qui passent et leur communiquent la foi en l'avenir.

C'est là le génie du patrimoine.

Louis-Philippe MORIN,
de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

CHEZ NOS MEMBRES

ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale (1917), de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en octobre 1917, trois journalistes constituèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard avec un effectif de quelque vingt-cinq membres son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

A l'occasion de la mort récente de Monseigneur Roy, archevêque de Québec, notre président, M. Alphonse Désilets, a adressé à S. G. Mgr Alfred Langlois, le 24 février 1926, ce qui suit :

"La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec a appris, avec un profond regret, le deuil qui vous atteint, vous et le clergé de l'archidiocèse, par la mort de S. G. Mgr Paul-Eugène Roy et vous prie d'agréer l'expression de notre profonde sympathie."

* * *

Notre vice-président senior, M. Raoul Dionne, adresse au directeur du *Terroir* une lettre dans laquelle il fait une excellente suggestion.

"Depuis deux ans, dit-il, au mois de juin, Montréal a une "semaine de musique". A Québec ne pourrait-on avoir la même chose?"

Monsieur Dionne se dit moralement certain de la bonne volonté de tous nos amateurs, chanteurs et instrumentistes.

On conviendra que l'idée est magnifique, et son auteur, qui depuis vingt-cinq ans a pris une part des plus actives au mouvement musical au Canada et aux États-Unis, et avec les fameux chanteurs de St-Dominique, a rempli, comme fondateur et constant directeur, un tout premier rôle à Québec, est bien celui à qui il appartient de lancer un appel aussi hardi aux gens de bonne volonté, lui dont la carrière musicale est un si vivant exemple de dévouement artistique.

* * *

A la Société des Arts, Sciences et Lettres, le vendredi, 12 mars 1926, a eu lieu une autre manifestation publique. Monsieur Jean-Charles Magnan, B.S.A., a fait une conférence intitulée : "Terre de France et de Belgique". Madame J. Adjutor Morency était au programme musical. La soirée, présidée par Monsieur Désilets, fut d'un remarquable succès.

Sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, les 12, 13, 14 et 15 avril prochain, en la salle des chevaliers de Colomb sera jouée "La Veillée", une pièce du terroir, en deux actes et un tableau, de M. Camille Duguay, baryton bien connu des auditoires canadiens et franco-américains, et qu'a créée un groupe d'artistes amateurs à Drummondville, et répétée à Nicolet en février dernier.

C'est une amusante comédie qui a remporté un éclatant succès dès le début et nous savons que les amis du théâtre et de la chanson éprouveront le même plaisir que nous avons goûté à entendre cette comédie, toute d'observation et de désopilante vérité.

La bonhomie des personnages, leur gaieté et leur entrain n'empêchent pas d'apercevoir la pratique leçon qui se dégage de cette pièce. C'est un parallèle de caractères, de coutumes, de travers et de qualités, dont les effets amusent et impressionnent, dérident et font réfléchir.

La distribution des rôles a été confiée, par M. Charles Rioux, à un groupe d'artistes locaux et à des élèves du Conservatoire d'Art français. La mise en scène et le décor sont parfaitement authentiques.

* * *

M. le trésorier informe que M. le docteur J.-A. Laberge, M. Alfred Drolet, négociant, M. Oscar Paquet, artiste chanteur, de même que M. Alfred Desroches, journaliste, de la *Tribune* de Sherbrooke, et M. Auguste Pépin, B.S.A., de Québec sont ceux de nos membres qui ont payé récemment leurs contributions annuelles.

* * *

Le 20 février, il y avait réunion mensuelle des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres. M. Adrien Désautels donnait une belle causerie sur l'Abitibi, au point de vue surtout de ses ressources agricoles. M. Hector Authier, député de l'Abitibi à la Législature, qui remercia le causeur, donna à l'assistance de l'inédit tout à fait charmant sur les débuts de la région et l'évolution diplomatique de l'influence canadienne-française.

Monsieur Authier a bien voulu s'inscrire pour l'automne prochain, comme conférencier à une manifestation publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

* * *

La Société Symphonique de Québec a donné au Château Frontenac, le mercredi, 10 mars, sous les auspices du Cercle Musical de Québec, un concert, sous la direction de M. Robert Talbot, professeur à l'Université Laval, et qui, affirme-t-on, "du chef d'orchestre possède la formation technique, la finesse chatouilleuse de l'oreille."

Nous félicitons M. Talbot des jolis compliments que lui vaut cet événement artistique. Nous avons lu quelque part, et à cette occasion, à son sujet ce qui suit :

QUE LA LUMIÈRE SOIT !

toute installation électrique, petite ou grande, nous pouvons vous donner satisfaction.

Demandez - nous de soumissionner. C'est dans votre intérêt. . .

GOULET & BELANGER Ltée

Experts électriciens
Licenciés

190, RICHARDSON QUEBEC

Tél. 2-4623

Tél. 5338 Tél. soir : 6985

C. JOBIN

LIMITEE

182-184 Latourelle QUÉBEC

CONSTRUCTION ET
REPARATION DE BÂ-
TISSES DE TOUS GEN-
RES, MENUISERIE DE
TOUTES SORTES.

**Spécialité: Erection
de bâtisse à l'épreu-
ve du feu.**

„Le jeune directeur de la Société Symphonique nous fait vraiment honneur. Il nous est des plus agréables de saluer en lui l'un des artistes les plus sérieux de la génération qui monte...”

„... La Société Symphonique compte à l'heure actuelle près de quatre-vingts membres... Il est naturellement difficile d'arriver à des résultats excellents avec un groupe d'amateurs et de jeunes élèves, mais M. Talbot peut être sûr que son travail a été magnifiquement récompensé. Il a dirigé ses musiciens avec une réelle maîtrise.”

* * *

Lors du dernier concert de la Société Symphonique au Château Frontenac, M. Émile Laroche, professeur de chant, a eu une large part des succès qui forment la renommée. Après avoir exécuté le grand air du “ Désert ” de Félicien David, accompagné par l'orchestre, il fut rappelé deux fois et donna une mélodie de M. Omer Létourneau, “ Reste petite ”, (poésie de M. Alphonse Désilets).

* * *

LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES.— La présente session de la Législature de Québec nous a valu une seconde fois un rapport de la Commission des Monuments historiques de la Province de Québec (1923-1925) :

„ En 1923, dit le rapport, la Commission des Monuments Historiques faisait connaître, par deux forts volumes illustrés, les monuments commémoratifs de la province de Québec. Cette année, elle s'est occupée des vieilles églises, c'est-à-dire des temples catholiques et protestants élevés dans la province de Québec avant 1800. Nous en avons retracé un peu moins de quarante. En avons-nous oublié? Pour l'honneur de notre province, dont la devise est “ Je me souviens ”, la Commission des Monuments Historiques est presque tentée de le souhaiter. Lors de la Conquête, on comptait sur les deux rives du Saint-Laurent, de Châteauguay à Tadoussac, près de cent vingt-cinq églises presque toutes construites en pierre. Combien en avons-nous conservé de ces vieux temples, contemporains du régime français? Peut-être une quinzaine et encore, là-dessus, une bonne moitié ont perdu le cachet si caractéristique de leur origine. Notre Commission n'avait-elle pas raison de crier, en 1923, que la manie de la nouveauté nous avait fait détruire avec une insouciance inconcevable.

Est-il nécessaire de dire ici que notre livre sur les vieilles églises de la province de Québec n'est pas un ouvrage scientifique, ni même une nomenclature artistique? En donnant des actes de naissance bien authentique, nous avons voulu tout simplement attirer l'attention du public et éveiller sa sympathie en faveur de nos vieilles églises encore debout. Que les amis de l'art et de notre beau passé défendent au besoin ces reliques si touchantes contre les vandales qui nous ont déjà fait perdre tant de monuments qui méritaient de vivre !”

Les personnes suivantes forment la Commission des Monuments Historiques de la Province de Québec :

Président : l'honorable M. Adélar Turgeon, C.V.O., C.M.G., docteur ès-lettres, conseil du Roi, chevalier de la Légion d'Honneur, président du Conseil législatif, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

Représentant du Secrétaire de la Province : M. C.-J. Simard, avocat, conseil du Roi, officier de l'Instruction publique de France, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

CLINIQUE PRIVEE

— DU —

Dr GEORGES St-AMAND

DES HOPITAUX DE
PARIS, LYON, BERCK

VOIES
GENITO URINAIRES

Médecine générale
Traitements électriques
Épilation, etc., etc.
Maladies vénériennes
Maladies de la peau
etc., etc.

MEDECIN DE L'HOPITAL
STE-MARIE

Bureau: 87, de l'ÉGLISE
TEL. 2-8223

Residence, 160 3e Avenue
Tel. 2-6168.
QUEBEC.

LA BOULANGERIE

Hethrington

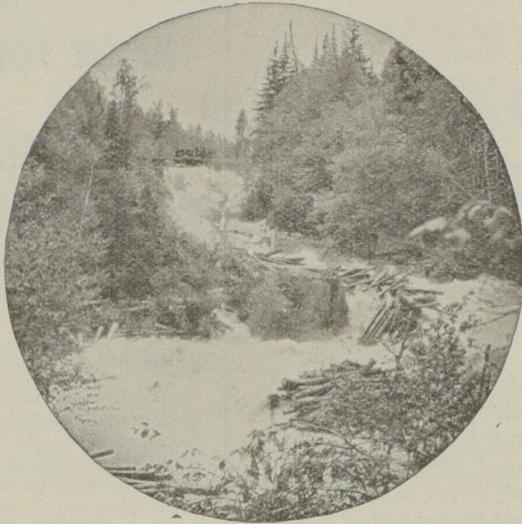
Toutes les variétés de produits de boulangerie, tels que Pains, Biscuits, etc., Pâtisseries de haute qualité, livrés chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits
“ SODAS ”

364 rue ST-JEAN QUÉBEC

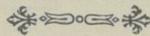
Tél. 2-6636

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Membres : W.-D. Lighthall, conseil du Roi, docteur en droit, ancien président de la Société Royale du Canada, président de la Société Archéologie et de Numismatique de Montréal, 2, Place d'Armes, à Montréal ; E.-Z. Massicotte, avocat, membre de la Société de Folklore, archiviste du Palais de Justice de Montréal ; Victor Morin, notaire, docteur en droit, membre de la Société Royale du Canada, président de la Société Historique de Montréal, 97, rue St-Jacques, à Montréal ; Pierre-Georges Roy, docteur ès-lettres et en droit, officier de l'Instruction publique de France, membre de la Société Royale du Canada, archiviste de la Province, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

Secrétaire : Pierre-Georges Roy.

* * *

Tous nos compliments à M. J.-S. Royer, de la maison J.-B. Renaud & Cie, qui a été élu, au cours de février dernier, président de la Chambre de Commerce de Québec.

Parmi les questions les plus importantes, de son discours-programme, il y a celle de la route carrossable sur le Pont de Québec :

“ La Chambre durant ces deux dernières années, dit-il, a fait des instances auprès de nos gouvernements mais c'est mon intention de reprendre cette question dès la première séance du nouveau Conseil, parce que je considère que ce changement s'impose sans plus de délai. Quoique la Cie de la Traverse ait amélioré son service d'été considérablement, cependant je crois que la traverse en bateau est toujours un certain obstacle aux touristes, et que le seul fait de passer sur le Pont de Québec, qui a tant de renommée, je pourrais dire dans tout l'univers et plus particulièrement sur le continent nord américain, serait un attrait suffisant pour les inciter à venir davantage à Québec, surtout depuis que la route nationale est pratiquement achevée entre Lévis et Montréal sur la rive sud. Il y a maintenant une occasion toute spéciale pour les touristes de se servir de cette route et d'arriver à Québec par le Pont de Québec. Alors, j'ai confiance que nous réussirons à obtenir cette amélioration tant désirée.”

C'est un grand objectif ! M. le nouveau président de la Chambre de Commerce n'obtiendrait-il que cela au cours de son terme d'office que vraiment il aurait bien mérité de ses concitoyens, et nous lui souhaitons succès.

* * *

Sir Frederick William Taylor, le directeur général de la plus grande institution financière du Canada, la Banque de Montréal— l'une des plus fidèles clientes du *Terroir*,— a donné récemment son opinion sur la population canadienne-française. Nous croyons de notre devoir, à titre d'élémentaire courtoisie à son égard, d'enregistrer ce haut témoignage d'appréciation :

“ Je n'ai aucune hésitation à affirmer de nouveau mon opinion nettement arrêtée que la collectivité canadienne-française constitue un actif de valeur immense pour le Dominion du Canada. Et ceci est vrai non seulement dans la vie publique, dans la vie commerciale et agricole, mais aussi dans le champ de l'activité industrielle. A mon sens il n'existe pas au monde de gens plus contents de leur sort, plus stables, ayant à un plus haut degré le respect d'eux-mêmes, gagnant plus dignement leur vie, que ceux que l'on peut trouver dans la province de Québec. J'attribue cela dans une large mesure au profond sentiment religieux des Canadiens français.

De plus, les Canadiens français, pris comme entité, vivent selon leurs moyens, ils sont économes à un

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR



MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:

Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc
Fournitures de moulin,
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

SAMSON & FILION, LIMITÉE

343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.

(Vis-à-vis la gare du Palais)

PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR



Une "sucrerie" moderne dans l'érablière d'une colline laurentienne.

Secretarial School

CONVERSATION ANGLAISE
UNE SPECIALITÉ

L'ECOLE ANGLAISE, PARCE QU'ELLE EST DIRIGEE PAR UN PROFESSEUR DE LANGUE ANGLAISE

Professeur H. J. MCKENNY, directeur.

Téléphone 2-8183

473, ST-JEAN

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

Nous offrons et recommandons comme placement sûr et rémunérateur les
OBLIGATIONS-OR 6 1/2% 1ère HYPOTHEQUE
de la Corporation d'utilité publique **SOUTH SHORE LIGHT, HEAT & POWER CORPORATION.**

(Corporation d'éclairage, de chauffage et d'énergie de la Rive Sud, organisée sous l'empire de la loi des Compagnies de Québec, 1920).

\$200,000.00. Partie d'une émission autorisée de \$500,000.00. Datées: 1er janvier 1926. Coupons: \$100.00, \$500.00, \$1,000.00. Échéance: 1er janvier 1936.

Principal et intérêts payables à la Banque Canadienne Nationale, à la Banque Provinciale du Canada, à Montréal, et à toutes leurs succursales. Intérêts payables les premiers janvier et juillet de chaque année. Ces obligations sont rachetables à 102, et les intérêts courus, à toute échéance de coupons au gré de la Compagnie.

FIDEICOMMISSAIRE: Quebec Savings & Trust Company, Montréal. LA COMPAGNIE CRÉDIT-CANADA LIMITÉE garantit, sans restriction, les présentes obligations et leurs intérêts. Prix: Le prix et les intérêts courus. Téléphonnez ou télégraphiez vos commandes à nos frais.

CRÉDIT-CANADA, LIMITÉE

BUREAU CHEF: 120, rue St-Jacques
(Transportation Bldg.) MONTRÉAL.

SUCCURSALES: 88, rue St-Pierre
Tél.: 2-1914, QUÉBEC.



GRATIS à tous les abonnés du "TERROIR"

Le nouveau dictionnaire **LAROUSSE**,
illustré, un volume (1800 pages)

ÉDITION 1926

Une prime d'une valeur exceptionnelle, comprenant la reproduction de soixante peintures, les plus belles oeuvres de grands artistes.

Le dictionnaire relié en toile à tout abonné qui renouvellera sa souscription ou à tout nouvel abonné POUR UN AN, et le dictionnaire relié en cuir solide, prime de luxe, POUR DEUX ANS.

Pour plus amples renseignements s'adresser à

LE TERROIR Enr, -:- 130 St-VALLIER, -:- Tél 2-1229

ADMINISTRATEUR